

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

23^e. ANNÉE

N^o. 4.

AVRIL 1880.

AVIS IMPORTANT. — Chaque année, au 31 mars, les Spirites se réunissent, à deux heures précises, au Père-Lachaisé, pour porter un tribut de reconnaissance à la mémoire d'Allan Kardec. Nous nous donnons rendez-vous autour du dolmen.

Les personnes qui ont préparé un mémoire pour le concours littéraire, nommé prix Guérin, sont priées de l'envoyer, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs, à la Société scientifique d'études psychologiques.

Recherches sur les principes constitutifs de la vitalité matérielle et intelligente dans l'être humain

Etudes sur le principe vital. — Le principe vital, comme tout ce qui émane de Dieu, agit toujours logiquement, mais il n'est pas doué de la faculté d'intelligenter. — Son mode de fonctionnement.

On peut se demander maintenant si le principe vital est intelligent. Il se montre en effet à nous comme doué de propriétés organisatrices, remarquables à un très-haut degré, et de telles propriétés paraissent, au premier abord, inséparables de l'idée d'intelligence.

Cependant un premier fait fort simple et très-général nous oblige à répondre à cette question par la négative.

A ne considérer que l'espèce animale, dans laquelle se trouve l'intelligence, on pourrait être porté à penser que c'est le principe vital qui la produit et, par conséquent, la possède; mais, s'il en était ainsi, partout où ce principe existe, l'intelligence devrait se manifester; or, nous voyons qu'il figure dans la plante, puisqu'elle vit, et que cependant celle-ci n'est pas intelligente (1). On ne saurait donc admettre que le principe, en vertu duquel la matière devient vivante, est intelligent par lui-même. Comment se fait-il cependant que, quoique privé de cette faculté, il impose à la matière une organisation qui nous étonne par ses ingénieuses combinaisons?

Cela tient à ce que ce principe, bien qu'il ne les ait pas créés lui-même, possède en lui tous les rouages de cette organisation, et que cela suffit pour que, dès l'instant que ces rouages rece-

(1) Voir Le livre des Esprits, page, 30, article *intelligence*, n^o 71.

vront l'impulsion de la force agissante, ils reproduisent par leurs effets les vues de l'intelligence qui les a façonnés et juxtaposés pour obtenir la réalisation d'une idée préconçue. N'est-ce pas ainsi qu'un appareil d'horlogerie, qui n'est pas intelligent, nous donne la connaissance de la marche du temps? n'est-ce pas encore ainsi que la machine à calculs, qui n'est pas intelligente, nous donne celle de la marche des opérations de l'arithmétique et nous en révèle les résultats?

Ces exemples, quelque grossiers qu'ils soient, lorsqu'on les compare à tout ce qu'il y a de complexe dans l'œuvre de l'organisation vivante, nous paraissent propres à faire comprendre que, quoique matériel, un appareil est susceptible, en vertu de la constitution qui lui a été donnée, de produire des effets voulus d'autant plus intelligents que l'ouvrier qui l'a conçu l'est lui-même davantage; et il les produira dès qu'il subira l'action de la cause qui doit le mettre en mouvement. Or c'est là ce qui réside dans le germe, et ce qui, comme on le sait, peut quelquefois s'y maintenir très-longtemps à l'état latent sans perdre sa vertu.

Donc nous pouvons dire que le principe vital est un intermédiaire qui transmet, dans des proportions déterminées, certains effets voulus par une cause intelligente, mais qu'il n'est pas par lui-même une source productrice et rayonnante d'intelligence.

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques mots à l'appui de cette thèse dont l'importance ne saurait échapper au lecteur.

Tant que dans un animal il y a un reste de conscience, il y a aussi une lueur d'intelligence; l'une est l'avertissement donné à l'individu que l'autre existe, et là où la conscience s'éteint, l'intelligence a disparu. Si donc nous pouvons rendre un animal tout à fait inconscient, sans le faire cesser de vivre, il sera bien évidemment prouvé que le principe vital, qui seul fonctionne alors, ne saurait être producteur d'intelligence. Or cette possibilité la science a cherché à la réaliser et y est parvenue. Si, dans un animal d'ordre supérieur, on fait l'ablation des lobes cérébraux, toute conscience, toute intelligence disparaissent, et cependant la vie se maintient et les diverses fonctions du principe vital continuent de s'exécuter. L'animal respire, il sécrète, le sang circule; faute d'aliments, que l'animal devenu inconscient ne peut plus chercher, la digestion s'arrêterait. Mais si l'on pousse artificiellement la nourriture dans le canal alimentaire, l'acte digestif ne subit pas d'interruption. Ce n'est donc pas seulement la plante, c'est aussi l'animal qui peut vivre sans intelligence, et par conséquent le principe vital, qui les vivifie l'une et l'autre, n'est pas la cause qui intelligente le dernier. Ajoutons, dans le seul but de compléter l'exposé des faits, que ce principe, continuant l'exercice de ses fonctions régulatrices et organisatrices de la matière, restitue peu à peu les parties qui ont été enlevées au cerveau, et qu'au bout d'un

certain temps, l'individualité corporelle étant réintégrée, l'intelligence, un instant paralysée par la mutilation, reprend et poursuit le cours ordinaire de ses manifestations.

A ces considérations, déduites des faits naturels et scientifiques, il convient d'en ajouter une autre d'un ordre plus élevé encore et qui nous paraît en être la sanction suprême. Au point de vue du corps humain, le principe vital exerce les importantes fonctions de la digestion, de la respiration, de la circulation des liquides, de l'assimilation des matières alimentaires, de la conservation de tous nos tissus, de la cicatrisation de leurs blessures, or tout cela se fait dans notre corps à notre insu, sans avertissement, soit préalable, soit actuel, sans que notre conscience en soit informée. Si donc le principe vital était notre source intelligente, que pourrait être, je le demande, cette intelligence qui ne nous révèle rien des actes mêmes accomplis par le principe auquel elle appartient et duquel elle émane? qui, en un sujet si important, est sans utilité pour nous, puisqu'elle reste muette? qui, spectatrice tout au moins des actions qui intéressent le plus notre individualité corporelle, semblerait se complaire à ne les connaître que pour nous les mieux cacher? qui enfin nous donnerait la conscience de toutes choses, sauf, celle des faits avec lesquels elle est le plus intimement en rapport? quelle idée faudrait-il donc se faire de cette mystérieuse intelligence qui, au point de vue des actes dont nous parlons, reste complètement dépourvue de libre arbitre; car il ne lui est pas plus permis, qu'il ne l'est à nous-mêmes, d'introduire le plus petit changement dans le cours obligatoire et non volontaire des fonctions productrices de ces actes. Or je ne comprends pas que là où la volonté manque, l'intelligence puisse exister; je ne comprends pas qu'on puisse appeler de ce nom une faculté qui n'aurait pas le droit de discuter et de choisir ses déterminations et ne pourrait agir que pour se soumettre aveuglément à d'inévitables accomplissements. Loin d'être de l'intelligence, ce ne serait là qu'un impitoyable fatalisme. J'ai beau multiplier les questions, j'ai beau tourner en tous sens le kaléidoscope des hypothèses, je me trouve toujours en présence de contradictions qui mettent ma raison dans l'impossibilité de comprendre.

Ce qu'il faut donc se borner à accepter, au sujet du principe vital, c'est que, dans chaque corps destiné à la vie, il y a un germe matériel possédant une puissance d'organisation spéciale à la nature de ce germe, au moyen de laquelle il associe et combine, à l'aide des lois ordinaires de la physique et de la chimie, les éléments matériels du milieu ambiant suivant des proportions arrêtées, dans des directions prévues, ne permettant pas à ces combinaisons de se montrer en des points quelconques, mais les assujettissant à se former et à se fixer en des places déterminées; le tout conformément à une loi d'évolution agis-

sant à la fois dans l'étendue et dans le temps, loi dont il possède en lui la dynamique représentative.

Cette loi, qui, en ce qui concerne les effets, peut être conçue comme un mécanisme en marche, a un commencement, un développement et une fin. Le commencement, c'est l'entrée dans la vie; le développement, c'est la marche dans la vie; la fin, c'est la mort.

Je sais bien qu'il nous sera toujours impossible d'arriver à construire les rouages et les agencements d'un mécanisme qui remplisse les innombrables et délicates conditions auxquelles il faut ici satisfaire, cette œuvre serait en effet celle de Dieu lui-même. Mais s'il ne s'agit pas d'une réalisation similaire et complète dans les détails, s'il est seulement question, par quelques vues d'ensemble, d'aider la conception, autant que la raison humaine peut l'être en un tel sujet, il m'a paru qu'à ce point de vue, très-restreint, qu'on ne le perde pas de vue, et à la condition qu'on ne voudra pas se montrer trop exigeant, il m'a paru, dis-je, qu'il n'est pas impossible de recourir à une certaine spécialisation de mécanisme, toute fictive d'un bout à l'autre, mais assez propre à jeter quelques lueurs sur la marche de cette mystérieuse puissance évolutive.

Au moment de m'expliquer cependant, je ne me sens pas libre de toute hésitation, car je n'ignore pas que s'il y a des appétits qui savent se contenter de l'ordinaire qu'on peut leur offrir, il y en a qui veulent du raffiné quand même, et qui, quoique bien prévenus qu'on n'en possède pas, ne résistent pas à la tentation d'en demander. Je sais encore que si plusieurs d'entre nous s'estiment très-heureux de posséder une photographie qui reproduit les traits d'un être chéri, d'autres plus ambitieux et trop exigeants n'attribueront à cette image qu'une faible valeur, parce qu'elle se borne, disent-ils, à représenter la transition des clairs aux ombres, et qu'elle ne reproduit ni les contrastes expressifs, ni les délicates nuances des colorations. Ceci vaudrait mieux sans doute, qui pourrait le nier? Mais il faut souvent attendre longtemps avant que le mieux devienne le complément du bien. Or le mieux manquant ici, et devant longtemps encore manquer à nos désirs, faisons l'essai de ce que nous croyons être le bien, de ce qui n'est peut-être même que le passable, moins, je le répète pour répondre aux exigences des esprits que la curiosité seule domine, que pour satisfaire au besoin des âmes qui cherchent la foi.

Considérons un instant le germe comme représenté par un ballon rempli d'un certain gaz comprimé à un degré voulu; supposons ensuite que la surface de ce ballon est percée d'un grand nombre de trous pouvant à volonté s'ouvrir et se fermer à des moments déterminés, et que ces trous sont disposés sur cette surface conformément à un projet qu'il s'agit de réaliser à l'aide de diverses émissions du gaz intérieur auxquelles

les trous en questions donneront successivement passage. Nous expliquerons tout-à-l'heure comment nous entendons que le tout est appelé à fonctionner. Le gaz intérieur est supposé posséder des propriétés, d'abord organisatrices de la matière, et puis conservatrices et réparatrices. Enfin, le tout substitué au germe est plongé dans un milieu matériel ambiant, exactement comme l'est le germe de l'œuf dans les substances albumineuses qui l'entourent.

Qu'on ne me demande pas ce que peut être ce gaz et comment lui ont été conférées les propriétés organisatrices et conservatrices. Je répondrai que je n'en sais rien. Ce sont là des causes premières. Or, il ne s'agit pas de créer ce gaz; mais seulement, le supposant tout fait, de comprendre son fonctionnement ultérieur. Qu'on ne me demande pas davantage quels sont les procédés employés pour les mouvements alternatifs qui président aux ouvertures et fermetures des orifices, quelles sont les lois qui ont présidé à la distribution de ceux-ci sur la surface du ballon. Tout cela a été disposé par l'artiste en raison du projet qu'il a conçu, c'est son secret. Or ces moyens, ces lois, ces dispositions, je n'ai pas à les reproduire; mais, les supposant établis, je n'ai qu'à en faire l'application tels qu'ils sont, à admettre qu'ils entrent en fonction dans les conditions et avec les propriétés qui servent seulement à définir l'espèce et le jeu du mécanisme, et non à révéler la pensée qui a conçu celui-ci et qui a présidé à sa construction originaire.

Cela posé, nous avons dit que l'organisation de l'être commence par une ébauche générale. Voulons-nous tracer un trait de cette ébauche? Laissons libre un instant l'ouverture du ballon qui a été préparée pour lui correspondre; il en sortira un jet entraînant avec lui un certain nombre des cellules primordiales de l'être plus ou moins espacées entre elles, suivant le plan préconçu. La vitesse de ce jet, incessamment retardée par la résistance du milieu, finira par devenir nulle en un certain point lequel marquera la limite du trait. D'ailleurs, cette vitesse, en s'arrêtant, déterminera le dépôt de chaque cellule en la place voulue que lui assigne son rang d'émission. De plus, comme nous avons admis que le gaz possède la faculté organisatrice, il l'exercera le long de sa ligne de passage à travers le milieu ambiant dont il vivifiera la matière dans tout son cours ce qui la rendra apte à subir et à transmettre l'influence des forces rayonnantes émises par les cellules. C'est ainsi que se formera un trait de l'ébauche possédant à la fois sa limite fixe, sa faculté propre de vitalité, et le chapelet cellulaire qui le caractérise et qui continuera l'œuvre de vivification sanguine, osseuse, nerveuse, musculaire ou veineuse ou artérielle.

Les autres traits et cellules principaux de l'ébauche, pour lesquels ont été préparés d'autres ouvertures sur la surface du ballon, peuvent être conçus comme formés de la même manière;

puis d'autres traits successifs et secondaires, toujours issus d'ouvertures diverses suivant le plan arrêté d'avance, agissant, soit en partie simultanément, soit en partie à des instants divers, continueront le travail d'organisation, plus ou moins déviés de leur direction primitivement rectiligne par les éléments déjà créés, quelquefois même partiellement attirés et conduits par eux dans leur parcours.

Nous arriverons ainsi au moment où le milieu ambiant étant épuisé et complètement vitalisé au profit de l'animal créé, celui-ci viendra à jour. A partir de ce moment, les nouveaux éléments nécessaires à son développement organique lui seront fournis par la nourriture absorbée au dehors. Mais comme déjà tous les organes et canaux servant à l'assimilation et à la circulation auront été constitués, le gaz, parcourant les mêmes canaux, et se trouvant ainsi en contact perpétuel avec la matière substantielle affluente, continuera à organiser celle-ci, jusqu'à ce que le développement complet de l'être soit obtenu. Arrivé à ce point le gaz ne sera plus chargé d'organiser à nouveau, mais de maintenir, c'est-à-dire de faire concourir la substance alimentaire de tous les jours à la conservation du type créé. Il aura donc moins de travail à faire ; mais il faut remarquer que, d'un autre côté, tous les jets antérieurs l'auront détendu et diminué ; il possèdera donc moins de ressort, moins de masse et par suite moins de puissance, de sorte que son énergie dynamique, quoique affaiblie, pourra se trouver ainsi en rapport suffisant avec atténuation de la fonction qu'il a actuellement à remplir. Ce travail de conservation se continuera pendant un temps plus ou moins long ; mais comme, de jour en jour, la tension et le volume du gaz s'affaiblissent, l'œuvre de conservation deviendra de moins en moins efficace ; l'enveloppe matérielle dépérira incessamment, jusqu'à ce qu'enfin, tout le gaz étant épuisé, et la conservation cessant, la matière du corps désormais privée du principe protecteur et vivifiant, devienne la proie exclusive des agents extérieurs.

On voudra bien considérer cette description, j'insiste de nouveau sur ce point, comme un simple spécimen qui n'a nullement la prétention d'expliquer comment les choses se passent en réalité, mais qui a voulu seulement, par une image d'ailleurs imparfaite, venir en aide à l'esprit dans une de ses conceptions les plus essentielles. Mon but sera atteint si, par le secours de cet exemple, je suis parvenu à faire comprendre ce qu'est une faculté évolutive ayant pour mission de réaliser une organisation préconçue, et qui, tout en ne cessant pas de faire un travail utile dans la mesure de la puissance dont elle est animée à chaque instant, nous présente les diverses phases d'un commencement, d'un développement régulièrement successif, d'une extinction nécessaire ; car telle est, en effet, la marche suivie par le principe vital.

Finalement, ce principe organisateur et conservateur, ayant jeté son dernier souffle, l'air, la chaleur, l'humidité, l'électricité, s'emparent de notre substance corporelle et la détruisent, aidés par l'éclosion des germes parasites que le principe vital avait arrêtée jusqu'alors. N'insistons pas sur les détails de ce spectacle trop hideux. Au bout d'un temps, qui n'est pas long, des ossements, des vers rongeurs, des miasmes putrides, une sanie infecte, voilà ce que seront devenues ces éclatantes mais passagères beautés de la vie, et voilà aussi la seule destinée que le matérialisme réserve à notre humaine individualité. Heureusement le spiritualisme nous reste, le spiritualisme qui, aux dissolvantes et mortelles tristesses d'ici-bas, fait succéder les vivifiantes et consolatrices espérances des mondes meilleurs. FOIS VALLES.

La photographie spirite à Naples

23 FÉVRIER 1880

Voici la relation que vous désirez sur la photographie spirite obtenue à Rome.

Le baron Daviso m'écrivait qu'il obtenait par la médiumnité de Mme Anna de Cornelio des photographies spirites dont il m'envoyait des essais, et, comme j'en avais eu déjà à Naples par la médiumnité de cette dame (vous en pourriez lire la relation faite par M. Damiani dans la livraison du mois d'octobre 1879, de *Annali dello spiritismo*), je ne doutais pas de l'indentité de celles obtenues à Rome. — Le 17 décembre, M. le baron Daviso, Mme de Cornelio, son mari et moi, nous fûmes chez le photographe, M. Tonker, rue *Dei Pastini*, n° 133, à Rome, lequel avait le bout des doigts *crevassé* par le froid et le nitrate d'argent ; il n'avait pas de plaques préparées et ne voulait pas expérimenter ; il dut, sur nos instances, en laver et en nettoyer trois en notre présence.

Deux poses furent sans résultat avec Mme de Cornelio toute seule, pendant que moi, et Daviso, nous suivions le photographe dans les différentes manipulations. Nous prîmes la troisième plaque, notre dernière espérance, le jour commençait à faire défaut. Sur la demande de Daviso, je posai seul cette fois, le baron et M. de Cornelio suivaient la manipulation dans le cabinet obscur ; pendant les opérations de la pose, M. de Cornelio resta constamment derrière le photographe, dont il suivait les mouvements, avec beaucoup d'attention.

Nous étions, avec M. Tonker, pour assister au développement de la plaque. — Il en sortit la photographie que vous avez reçue.

Notre appareil photographique, l'un des plus petits et des plus simples que j'aie vus, est resté exposé à l'observation avant et après les poses ; *remarque* : le photographe plaçait très-simplement le châssis dans la chambre obscure, sans se couvrir du drap traditionnel pour fixer l'objectif. Dans le développement

de la plaque sensible, nous vîmes poindre la figure spirite quand ma personne était déjà visible ; tout d'abord, nous crûmes n'avoir rien obtenu, fait qui répond à cette objection d'une figure spirite faite sur la plaque avant la pose, puisque cette figure eût dû émerger la première (1).

Par nos observations attentives et surtout par celle de M. de Cornelio, par la simplicité de l'appareil et aussi, par les doigts crevassés du photographe, on conçoit impossible une mystification quelconque après la pose ; j'ai suivi moi-même toutes les opérations du photographe, jusqu'à la fixation complète du résultat photographique obtenue. Voir l'ensemble du spectre, la main transparente entourée du fluide transparent qui enveloppe presque imperceptiblement toute sa personne, c'est conclure, je le crois, à l'impossibilité de faire quoi que ce soit d'identique par les moyens usuels ; tout au plus, peut-on supposer que l'on puisse en approcher par l'imitation.

Personne d'entre mes amis n'a reconnu la figure spirite ; elle m'a fait l'effet d'une physionomie déjà vue. Deux autres circonstances peuvent vous intéresser dans notre expérience ci-dessus :

1^o Mme de Cornelio, à contre-cœur s'est décidée à me laisser poser seul et laissa sa chaise sur le dos de laquelle l'esprit vint poser sa main, en s'inclinant un peu en avant, et à droite, pour me regarder de côté, pendant que, indiquant la chaise avec le doigt, il a l'air de me dire : Voilà la preuve que personne ne savait que je dusse venir.

2^o Pendant la pose, mon esprit s'élevait avec force et volonté pour obtenir de Dieu la faveur d'avoir une épreuve spirite.

J'en conclus que les démonologues auraient mauvais jeu à vouloir me persuader que le spiritisme soit l'œuvre de Satan, parce que le dit Satan travaillerait ainsi à se préparer bien vite un enterrement de première classe.

Ma prière, arrivée à celui auquel elle était adressé, fut exaucée pour le bien de la propagande spirite.

Agréez, cher monsieur et F. E. C., mes cordiales salutations.

Ernesto VOLPI.

P. S. Un photographe distingué m'assure que la figure spirite représente la partie la plus illuminée de la photographie, et que, pour ce motif elle eût dû poindre la première dans le développement de la plaque ; comment se fait-il donc qu'elle soit venue la dernière ? Dans cette matière qui se manifeste avec des lois inconnues sur la plaque sensible, je vois une espèce de relation, avec la matière radiante que l'illustre M. Crookes va sans doute mieux préciser. Si l'on pouvait impressionner une plaque avec de la matière radiante, et, que cette dernière émergeât de la plaque après le reste de l'impression obtenue avec de la matière connue,

(1) C'est une erreur ; une figure préparée à l'avance, sur la surface où la pose est fixée, n'émerge qu'après la figure de la personne qui a posé.

ne serait-ce point là avoir la presque certitude de trouver la composition du fluide spirite? E. V.

Néridah.

ROMAN, PAR M. WILFRID DE FONVIELLE.

En sa qualité de savant, M. de Fonvielle ne doit pas ignorer que l'on ne sait que ce que l'on se donne la peine d'étudier et d'apprendre. Raphaël sortit de l'atelier du Pérugin, et si l'on eût négligé d'enseigner à Pascal la lecture, l'écriture, et les premiers éléments des mathématiques, il ne fut pas devenu l'une des gloires dont s'honore l'humanité. Et notez que, bien qu'il fût doué d'un incontestable génie, il ne négligea pas, avant d'écrire les *Provinciales*, d'approfondir la casuistique des jésuites, si fastidieuse que fût la lecture de leurs in-folios indigestes.

Or il n'est pas d'étudiant magnétiseur de première année qui ne s'aperçoive bien vite que l'auteur de Néridah parle de choses dont il n'a pas la plus légère idée, et qu'il décide et tranche dans les questions de magnétisme et de spiritisme, avec l'autorité d'un aveugle qui critiquerait les travaux de Chevreul sur les couleurs.

Il objectera qu'il n'y a rien à étudier, là où il n'y a que fraude et charlatanisme, et que devant ces grossiers prestiges, on passe en souriant avec mépris.

On abuse beaucoup du rire, en France. Tandis que le Français, — né malin, comme on sait — se contente de rire, les savants d'Angleterre, d'Allemagne et d'Amérique observent, et bientôt ce sera le monde entier qui rira à se tordre de l'ignorance têtue des savants français.

M. de Fonvielle ignore-t-il que, dans les derniers jours de janvier de cette année, l'illustre professeur W. Crookes, dans deux conférences données à Paris, à la faculté de Médecine et à l'Observatoire, frappait d'admiration un public de princes de la science? Et cependant Crookes affirme la réalité de tous ces phénomènes que lui, du haut de son ignorance absolue de ces choses, rejette dans le domaine de l'escroquerie. Ne connaît-il pas davantage les travaux de Varley, de Cox, de A.-R. Wallace, de l'académie de Londres, de W. Weber, de Zoellner, de Fechner, de Thiersch, de Ludwig, tous professeurs dans les académies allemandes?

Mais laissons, pour y revenir plus tard, les considérations générales. et voyons d'abord ce que vaut le roman de Néridah.

Très-évidemment, dans la pensée de l'auteur, Néridah est le coup de grâce, le coup de massue qui doit assommer, c'est le mot, les magnétistes et les spirites. Ils n'en reviendront pas, si croyants qu'ils soient aux revenants et aux Esprits. Rien n'est négligé pour cette exécution solennelle: Deux volumes, un portrait, quarante gravures, beau papier, typographie de luxe, rien

n'y manque, — rien, que le roman, qui eût beaucoup gagné à être écrit par l'auteur de *Joseph Balsamo*, ou par l'auteur de *Spiridion* et de *Consuelo*.

Mais Alexandre Dumas et George Sand connaissaient la question, savaient ce qu'ils disaient, aussi ont-ils affirmé ce que nie M. de Fonvielle.

Magnétiseurs et spirites, savez-vous par qui nous sommes représentés tous, *in globo*, dans le roman de Néridah ? Par un abominable assassin ; les somnambules par une voleuse, et ceux qui les honorent de leur confiance par un idiot dont l'imbécillité complaisante dépasse toutes les limites du possible. C'est le duel terrible d'un tigre contre un mouton. Cela promet, n'est-ce pas, d'être d'un intérêt palpitant,

Mais si je n'éprouve que du dégoût pour l'imbécile John, pour l'assassin Karl, pour la voleuse madame Jellous, y a-t-il du moins, à côté, un intérêt de cœur, une intrigue d'amour, quelque chose ou quelqu'un qui excite ma sympathie ? Pas davantage, Néridah naît au milieu du premier volume, et au dénouement, elle a quatorze ans. L'auteur croit sauver cette maladresse colossale en lui faisant entendre aux dernières lignes, une déclaration voilée, pour plus tard. En l'écoutant, cette enfant précoce « devient rouge comme une cerise mûre. » Il est surabondamment clair que l'on ne compare pas une fillette qui rougit à une cerise verte.

Donc, dans le Rutlandshire, John Hartley et sa femme Suzanne habitent et exploitent eux-mêmes la ferme de Oaks. Je sais que ce mot veut dire *les chênes* ; mais l'auteur eût pu en choisir un plus euphonique, et qui ne rappelât pas l'effort que l'on fait lorsque l'on est affecté d'un catarrhe. John est un véritable paysan, laid, lourd, grotesque dans sa mise, crédule, et grossièrement ignorant. Suzanne, au contraire, est une nature d'élite, belle, distinguée, poétique, une de ces créatures idéales qui ont fait dire à un poète : L'Angleterre est un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang.

Voilà deux personnages bien posés, bien contrastés, et déjà vous vous dites : Cette ravissante jeune femme ne peut aimer ce lourdaud. Nous allons avoir une seconde édition de *Madame Bovary*. Mais le sujet est éternellement vrai, et pourvu que l'auteur le présente sous un aspect un peu original, nous lui passons la banalité du sujet.

Détrompez-vous, lecteurs candides. Suzanne aime vertueusement son époux ; elle serait moins idéalisée, et John le serait un peu plus, que cela ne ferait absolument rien au roman.

C'est là encore une lourde faute, et pour la faire comprendre, je vais emprunter au théâtre la comparaison dont j'ai besoin. Un acteur entre en scène. Il a un fusil à la main, et il le dépose ostensiblement dans un coin ou sur un meuble. Je pousse le coude de ma voisine, et je lui dis : Défiez-vous, et n'ayez pas

peur; mais voilà un fusil qui partira à un moment quelconque, au dénouement ou pour amener une complication nouvelle, je ne sais. Mais *il faut qu'il parte!*

Hélas! le roman de Néridah est un arsenal de fusils qui ne partent pas. Rien n'est préparé, rien n'est sauvé. Ce ne sont, à chaque page, qu'effets sans causes, que causes sans effets. Quand le fusil part, il n'est chargé que de cette troisième balle de *Robin des Bois*, qui porte où l'envoie le diable, et jamais où vise le chasseur.

John a un frère médecin, le docteur Henry Hartley. Cela m'eût étonné, qu'il n'y eût pas un médecin dans l'affaire. En le voyant paraître, nul ne doute qu'il ne soit le *Deus ex machinâ*, la cheville ouvrière, le *savant* destiné à démasquer les spirites et les somnambules. Point. Encore un fusil qui ne part pas. A la première escarmouche, il se retire sous sa tente et disparaît. Mais avant de le faire, il découvre chez sa belle-sœur les premiers symptômes d'une phthisie encore latente, et décide son frère à aller s'établir dans l'Inde.

C'est une grosse affaire, pour un agriculteur, de rompre avec tous ses intérêts et de franchir ainsi les océans. Vous pensez, n'est-ce pas, que Suzanne doit vivre, et qu'à son existence est attachée l'existence même du roman. Pas davantage; elle y meurt, et vraiment ce n'était pas la peine d'aller chercher si loin la mort que l'on pouvait attendre en Angleterre.

Mais avant de mourir, elle donne le jour à une fille, à laquelle, au lieu d'un nom chrétien, elle impose le nom indien de Néridah. Suzanne avait adopté deux jeunes filles indoues, que M. de Fonvielle, l'homme de tous les caprices inexplicables, a condamnées à porter toute leur vie des noms qui manquent singulièrement de couleur locale : elles s'appellent Nana et Tata, comme deux vulgaires héroïnes d'Emile Zola. L'action se passerait parfaitement d'elles, et Néridah se promène, dans le roman, flanquée de ses deux nourrices sèches invariablement dans l'ordre des trois canes légendaires, quand elles vont aux champs :

Néridah va la première,
Et Nana suit par derrière,
Puis Tata vient la dernière...

Leur seule raison d'être, je vais vous la dire, et elle est bizarre. Néridah naît pendant une absence de son père. Elle est blonde, en véritable fille d'Albion. Nana et Tata persuadent à Suzanne que c'est souverain contre la migraine de teindre les cheveux en noir, et, par des procédés usités dans l'Inde, elles la font brune de chevelure. Il faut que le complaisant John n'en éprouve aucune surprise, qu'il ne soit jamais mis dans le secret, qu'il n'en soit jamais instruit, car tout le roman pivote sur cette puérilité : Sa fille porte un nom indien; elle a les cheveux noirs!

Mais en voici une plus raide. Les dames de la ville font courir le bruit que l'enfant de Suzanne est morte en naissant, et qu'on

lui a substitué une petite indienne. Tout cela est-il assez... dinde!

Il s'agit d'une substitution d'enfant, et rien de plus. Mais ne s'en fait-il pas à Londres, à Paris, et partout, et était-il nécessaire d'aller jusqu'à Bombay, pour ne rien trouver de moins enfantin que tout cela?

Nos anglo-dindons sont rejoints par Albert, le fils du docteur Hartley, qui jouera le rôle que le lecteur avait cru destiné à son père. Il est chargé par son gouvernement « d'enquêtes difficiles pour pénétrer les soi-disant prodiges que produisent les Thugs et les jongleurs indiens. » Singulière mission, et plaisante préoccupation qu'a là le gouvernement anglais!

Les Indiens haïssent John. Le plus simple serait de le tuer. L'auteur aime mieux qu'ils tuent Suzanne. Elle meurt de la morsure d'un serpent qu'un prétendu charmeur a lancé dans sa chambre. Pour se consoler, John achève de s'abrutir avec l'opium et l'étude du spiritisme. Alfred lui persuade de retourner en Angleterre. Il y rachète son domaine d'Oaks, et on l'appelle le Nabab, à cause de la grande fortune qu'il a faite dans l'Inde. Dans une gare, on lui vole sa montre, la montre de Suzanne, ce qu'il a de plus cher... sur lui. Son voleur, peu craintif, s'assied à son côté, lui annonce que rien ne sera facile comme de retrouver la montre, en allant consulter madame Jellous, somnambule extra-lucide. Lui-même est un puissant médium, les Esprits accourent à sa voix. Il se nomme Karl. John se rend chez la somnambule; les deux escrocs lui font retrouver la montre, et il les paie avec une libéralité de nabab.

On lui a promis la matérialisation de Suzanne. Il est d'un côté de la table, Karl en face de lui. Celui-ci, à un certain moment, lui dit de glisser sa main sous la table, et il sent une main glacée se poser sur la sienne... M. de Fonvielle prend la peine d'expliquer le tour. La chaussure de Karl est truquée. Elle se sépare en deux, et c'est son pied nu qu'il a mis sur la main de John. Que ne dit-il aussi que lorsque John sent cette main, il remarque qu'elle exhale une odeur qui ne pouvait venir que de la tombe!

L'insatiable John veut une entrevue avec sa femme. Il l'aura, elle lui écrira sur l'ardoise magique! Karl l'évoque, « au nom du grand génie *Patragan*, de son fils *Tarasi*, et de sa sœur *Colidos*. » J'aimerais mieux *Colidor*, car enfin, un *colidor*, chacun connaît ça, dans le public ordinaire des magnétiseurs. John, pendant ce temps, répète le mot: *Alfopatragantarasicolidos*.

O vous tous qui vous êtes occupés plus ou moins sérieusement de spiritisme, avez-vous assisté jamais à des parades aussi grossières, et vous a-t-on mis en présence d'absurdités aussi pyramidales!...

Karl glisse l'ardoise sous la table, on entend le grincement du crayon, et Suzanne écrit que Néridah n'est pas leur fille, son

nom, la couleur de ses cheveux le prouvent assez; que c'est une petite indienne que Nana et Tata ont mise à sa place, et qu'il faut qu'il la chasse sur l'heure. John qui aime beaucoup sa fille consent sans peine à donner cette satisfaction à l'ombre de Suzanne. Néridah s'éloigne suivie de Nana, que suit Tata.

Tel est premier volume. Faut-il passer à l'analyse du second, encore plus incroyablement bizarre que le premier? Je crois que c'est inutile. Il n'est pas permis d'être simple comme le John de Néridah. Je dirai seulement ce qu'est Karl, le type et prototype de tous les spirites et magnétistes. Il s'appelle Marc Fehrembach, c'est un Allemand, — le coup portera jusqu'à Berlin! Il a fait naufrager un vaisseau, et périr une quarantaine de personnes. Il vient se faire prendre, tout justement chez la veuve du capitaine de ce navire. Comme ça se trouve!

Rien ne me serait facile comme de faire un roman moins mauvais que Néridah sur cette donnée: Un médecin, quelque Castaing ou quelque Lapommeraye, — car on a vu des médecins guillotins, ce qui n'est pas encore arrivé aux spirites, — un médecin, dis-je, armé des moyens terribles que la physique et la chimie mettent à sa disposition, s'attaque, non à des idiots tels que John, mais à une famille de gens simples, sans grand savoir. Il dispose à sa volonté de la santé et de la maladie, fait mourir ceux qui le gênent, chloroforme la femme qu'il veut séduire, la fille qu'il veut épouser, et se livre, pendant deux volumes, aux plus criminelles entreprises.

Cela me donne-t-il le droit de généraliser, et de prétendre que *tous* les médecins sont des bandits et des empoisonneurs? C'est cependant ce que fait l'auteur de Néridah à l'égard d'une doctrine qui compte ses adeptes par millions. Il le regrettera, j'en ai la certitude, lorsqu'il aura fait ce qu'ont fait Crookes, Zoellner, et les autres, lorsqu'il aura observé, *opéré lui-même*.

« Un jour de nobles pleurs laveront ce délire, »

Et d'importants travaux scientifiques feront vite oublier une médiocre composition littéraire.

J'ai longtemps ri, comme tout le monde, du magnétisme et du spiritisme. Mais, — je le confesse humblement pour ce qui me regarde, — ce que je prenais pour le rire de Voltaire n'était que le rire de l'idiot, beaucoup plus commun que le premier. Des circonstances particulières me mirent en situation d'étudier de près une somnambule naturelle, une extatique, qui, spontanément, tombait en *transe*, comme disent les Américains, et jouissait alors de facultés extraordinaires. Elle écrivait inconsciemment, malgré elle, et en cinq ou six matinées brochait un roman tels que ceux que, comme échantillons, j'ai publiés sous mon nom, par son ordre: *Le Roman de l'Avenir*, *Louis Hubert*, *les Déclassées*... Ses facultés médicales n'étaient pas moins surprenantes. Depuis vingt ans, elle seule me

soigne, au moyen de simples ou de globules homœopathiques, et comme je me porte relativement bien, j'en conclus que les somnambules sont véritablement lucides, et que l'allopathie est au moins inutile, puisque l'on peut se contenter des cuillerées à café d'eau claire de l'homœopathie pour se guérir, sans aucune des tortures qu'inflige le système contraire.

Je lui demandais un jour s'il n'y avait pas de remèdes contre la fièvre jaune et les fièvres d'Afrique, en présence desquelles la médecine avoue son impuissance. Elle écrivit, car, *en transe*, elle est muette et ne peut parler :

« On me dit que l'inoculation à la nuque, aux deux côtés de l'épine dorsale, du venin du serpent rouge et du serpent trigonocéphale peut détruire dans son germe la fièvre jaune, lorsqu'un Européen arrive dans le pays où elle règne. — Au moment de l'attaque, cela ne servirait qu'à tuer plus vite. »

Pour les fièvres d'Afrique : « Avec l'ail, la centaurée et la tige d'artichaud, combinés avec le citron et le café. — Un grand composé, pris préventivement le matin avant l'aurore, ou, si la fièvre est déclarée, une heure avant le coucher du soleil. — Cela empêche l'accès de revenir. »

Une autre fois, je lui demandai s'il existait un remède contre l'épilepsie. Elle pouvait parler ce jour-là, et j'écrivis quelques notes rapides sous sa dictée :

On prend le venin du crotale (serpent à sonnettes), avec la substance de la poche qui enveloppe le venin, l'enveloppe interne de l'orbite de l'œil, et les os du crâne. Il importe d'avoir l'animal vivant, de lui couper la tête, d'enlever la peau, la chair, les muscles, et l'on triture le reste. On inocule au malade un atome de ce résidu, comme pour la vaccine, une seule fois. On prépare le remède en gouttes, plutôt qu'en globules. Pendant la crise, on fait respirer le médicament en passant le flacon sous les narines. Cela doit calmer l'accès. Vous mettez ensuite une goutte du remède dans un verre d'eau, et, deux heures après la crise, vous lui faites prendre, de deux en deux heures, deux gouttes seulement de ce verre d'eau. On continue pendant cinq matinées. Repos cinq jours. Puis on recommence. Généralement, au bout de deux mois de ce traitement le mal aura disparu.

Si l'accès semble vouloir reparaître, on recommence les aspirations. Se distraire, prendre des bains de mer, ou iodés.

Le remède indiqué, alterné avec le phosphore, guérirait également certains cas de folie, ou plutôt de monomanie...

Tout cela m'a reconcilié un peu avec les serpents, et m'a fait comprendre pourquoi les Grecs enroulaient une couleuvre autour du bâton d'Esculape.

Par malheur, on n'a pas toujours un serpent à sonnettes sous la main. Mais si l'homœopathie est connue au pays où fleurit le crotale, j'aimerais qu'un médecin fît l'essai de ce remède. S'il réussissait, plusieurs problèmes seraient résolus du coup.

Ceux qui sont contraints d'admettre la réalité du somnambulisme disent qu'il n'offre aucune utilité. Il en aurait une très-grande au contraire, puisque je pourrais indiquer des procédés curatifs contre les maladies que la médecine ne peut guérir.

D'autres ne veulent voir dans la médiumnité qu'une simple transmission de pensée. Quand je demande à un médium, parfaitement ignorant en médecine, une chose que j'ignore aussi complètement que lui, il est clair qu'il ne prend pas, dans mon cerveau, une solution qui n'y existe pas.

L'auteur de Néridah s'est rendu coupable d'un illogisme dont je le félicite fort, mais qui ne peut manquer de le compromettre dans l'esprit des intransigeants de son parti. Ses personnages parlent souvent de Dieu, et pour consoler John de la mort de Suzanne, Alfred, qui est dans le roman celui par l'intermédiaire duquel l'auteur agit et parle, lui adresse ces paroles : « Puisque le ciel vous a ravi l'autre, en attendant que vous la retrouviez dans un monde meilleur, aimez Néridah qui vous reste (11,208). »

Mais s'il y a un ciel, c'est-à-dire un Dieu qui dirige les événements, et s'il y a un monde meilleur où on se retrouve, il y a donc aussi quelque chose qui survit, car enfin on ne peut pas retrouver — rien du tout, nulle part. Ce quelque chose, c'est l'âme, ou l'esprit. Mais où, et comment vit l'esprit, puisqu'il vit après sa séparation d'avec le corps ? Quel est ce monde meilleur, dont vous paraissez affirmer l'existence ? Comment les esprits s'y retrouvent-ils ?...

Nous cherchons humblement, remarquez-le-bien, la solution de ces graves problèmes de l'existence, et nous ne cherchons pas autre chose. Faut-il donc nous accuser pour cela d'être des imbéciles, comme votre John, des bandits et des assassins, comme votre Karl ?

Le spiritisme n'a point de dogmes, n'impose pas de *Credo*, ne croit ni aux miracles ni au surnaturel, et très-peu de lignes contiennent sa doctrine. Nous croyons à l'universelle palin-génésie, à l'éternité de la vie, à la communion des vivants et des morts, à l'unité et à la solidarité universelle. L'immortalité de l'âme n'est-elle pas la base de toutes les religions, la croyance de tous les siècles, la raison d'être de toutes les philosophies ? A quoi bon philosopher et en chercher si long, si la vie n'est que d'un jour ? Jouissons de notre mieux, *per fas et nefas*, puisqu'il est indifférent d'avoir été honnête ou criminel, puisque l'inéluctable néant creuse et élargit chaque jour sous nos pas la tombe béante sur la pierre de laquelle sera écrit le vers désolé du Dante :

Lasciate ogni speranza, voi che intrate!...

Je ne parle pas des fondateurs de religions, depuis Zoroastre et Moïse jusqu'à Jésus et Mahomet, qui tous ont affirmé qu'ils par-

laient ou écrivaint sous l'inspiration d'êtres supérieurs. Tant de génies sublimes, qui, avant et depuis Socrate et Jeanne d'Arc, ont affirmé qu'ils ne faisaient qu'obéir à des *Démons* ou à des *voix*, seront-ils rejetés parmi les imposteurs, les bandits et les assassins ?

Qu'est-ce donc qu'enseignèrent jadis les maîtres de l'école d'Alexandrie, les Ammonius Sakkas, les Plotin, les Origène, les Jamblique, les Porphyre, les Proclus, et tant d'autres dont les travaux sont la gloire de l'esprit humain ? Exactement ce que nous enseignons aujourd'hui ; avec cette seule différence que l'*Ochêma*, de Platon, l'*ocheumata* des néoplatoniciens s'appelle le përisprit chez Allan Kardec, le corps aromal chez Charles Fourier, le corps électro-lumineux chez quelques autres. Nous croyons, comme eux, que l'immense univers est peuplé de mondes inférieurs ou supérieurs aux nôtres à travers lesquels, dans l'infini du temps et de l'espace, l'âme monte ou descend, suivant ses mérites ou ses démérites, pour se rapprocher de plus en plus, à mesure qu'elle s'épure, de la divinité, vers laquelle elle converge sans cesse, mais sans se confondre jamais avec elle. Vivre, c'est agir, et nous repoussons le *Requies aeterna* de l'Eglise, à l'égal du Nirvâna de Çâkya-Mouni.

Nous croyons, comme ceux que je nommais tout-à-l'heure, que nous sommes soutenus, dans ces étapes sans nombre, par les amis partis les premiers, mais qui ne se désintéressent pas pour cela des choses des univers qu'ils ont traversés en y laissant une empreinte, des effluves fluidiques qui ne s'éteignent jamais, car rien ne s'anéantit de ce qui a existé, pas plus dans le monde intellectuel que dans le monde matériel. Nous croyons, comme eux, que ces amis peuvent se manifester à nous, qu'ils peuvent quelquefois le faire matériellement, dans certaines circonstances données...

Est-ce que ceux qu'on appelle les Pères alexandrins, c'est-à-dire les Pères de l'Eglise grecque n'admettaient pas la *corporéité* des anges et des âmes, et qu'était leur *corps spirituel*, si ce n'est notre përisprit ?

Je pourrais, si l'espace ne m'était pas mesuré, accabler l'auteur de Néridah sous le nombre et le poids des citations. Je n'en ferai qu'une, mais dont il ne contestera pas l'autorité, puisqu'elle est du sceptique Bayle. Comme Socrate et tous les platoniciens, sans en excepter le grand empereur Julien, Plotin avait son démon familier, sous l'inspiration duquel il agissait, parlait et écrivait. Voici ce que Bayle dit dans son grand Dictionnaire, à l'article *Plotin*, note G, après avoir parlé du livre que ce philosophe avait composé sur les *Esprits familiers* :

« Je remarque toutes ces choses afin que l'on voie ici un petit échantillon de la doctrine platonique touchant les Esprits... Il n'y a point de système plus propre à faire faire fortune à la doctrine des platoniciens bien et dûment rectifiée, que celui des causes

occasionnelles. Je ne sais ce qui en arrivera; mais il me semble que tôt ou tard on sera contraint d'abandonner les principes mécaniques, si on ne leur associe la volonté de quelques intelligences, et franchement, il n'y a point d'hypothèse plus capable de donner raison des événements, que celle qui admet une telle association. »

Je comprends que l'on repousse l'intervention des esprits dans l'explication d'un grand nombre de phénomènes spirites. D'autres sont mises en avant, qui ont une valeur sérieuse. Pour ma part, il y a dix ans au moins, alors que je n'avais entendu parler ni de la force psychique de Crookes, ni de la force ecténique du professeur Thury, il m'a été dit, à l'occasion des phénomènes purement physiques qu'ils étaient le résultat d'une force jusqu'ici inobservée chez l'homme, d'un fluide nouveau, d'un fluide humain, non moins puissant que le fluide électrique, lequel tendait enfin à se produire, bégayait ses premiers essais, et qu'avant que cinquante années se soient accomplies, cette force serait connue et utilisée; que, pour hâter sa découverte, il faudrait que trois, cinq ou sept médiums se réunissent pour totaliser leurs énergies, à jours, à heures fixes, toujours dans le même lieu, et qu'alors les mouvements des meubles, et peu à peu tous les phénomènes matériels se régulariseraient et prendraient une intensité nouvelle...

Mais ce que je n'admets pas, c'est l'entêtement coupable des prétendus savants, à ne pas vouloir voir *des faits*, reconnaître et constater *des faits*, qui crèvent les yeux, et c'est ainsi qu'ils ne servent guère qu'à entraver les progrès en retardant de plusieurs siècles les plus belles découvertes. Lisez, pour vous en convaincre, les lignes suivantes, à la page 218 du premier volume de l'*Histoire critique des pratiques superstitieuses*, du P. Lebrun, de l'Oratoire, dans laquelle il fait, tout naturellement, très-large la part du démon :

« Les PP. Kirker et Gaspard Schot ont remarqué qu'on s'est servi de l'aimant pour des usages évidemment superstitieux; et j'ai ouï dire plusieurs fois que quelques personnes s'étaient communiqué des secrets à plus de cinquante lieues par le moyen de deux aiguilles aimantées. Deux amis prenaient chacun une boussole autour de laquelle étaient gravées les lettres de l'alphabet; et on prétend qu'un des amis faisant approcher l'aiguille de quelques-unes des lettres, l'autre aiguille, quoique éloignée de plusieurs lieues, se tournait aussi vers la même lettre. Je n'assure pas le fait. Je sais seulement que quelques personnes, comme Salmut, l'ont cru possible; que plusieurs auteurs ont réfuté cette erreur; et qu'il n'est que trop vrai que des choses purement naturelles ont servi à produire des effets qui ne pouvaient être naturels, sans qu'on s'aperçût d'autre marque de superstition, que d'avoir voulu s'en servir pour produire un effet qu'on ne pouvait naturellement se promettre. »

De là au télégraphe électrique, il n'y avait pas loin. Mais on ne connaissait pas tous les effets possibles d'un fluide encore peu étudié, et les savants du temps trouvèrent plus simple de tout rejeter sur le compte du diable. Il fallut cesser sous peine d'être brûlé. Il en est de même aujourd'hui du fluide magnétique. La science officielle le condamne au lieu de l'étudier, et en abandonne la pratique aux empiriques et aux charlatans. Car il y en a parmi les somnambules et les magnétiseurs, comme on en rencontre en grand nombre parmi les médecins, les prêtres, les financiers, les avocats, les hommes politiques, et partout. Il n'est ni juste ni loyal de condamner une chose sur l'abus que l'on en peut faire, et ce sera, dans un avenir assez rapproché, la honte de nos savants, de n'avoir pas voulu reconnaître l'existence d'une chose aussi évidente et palpable que l'est le somnambulisme. Ils ont pris pour devise ce vers du vieux Mathurin Régnier :

Je me bouche les yeux quand le soleil m'éclaire.

Eugène BONNEMÈRE.

NOTA : Le *Roman de l'Avenir*. — Louis Hubert. — *Les Déclassées*. — Romans médianimiques édités par M. Eugène Bonnemère, se trouvent à la librairie des sciences psychologiques, ils coûtent chacun 3 fr. et 3 fr. 35, port payé. Ne pas oublier que M. E. Bonnemère est un historien distingué, très-autorisé, écrivain érudit, auteur de l'*Histoire des Camisards*, — du *Siècle de Louis XIV*, — de l'*Histoire des Paysans*, œuvres historiques de premier ordre. P.-G. L.

Voyage de M. Tyerman chez les spiritualistes anglo-saxons

Dernièrement, à Melbourne (Australie), un meeting fut improvisé à la hâte pour souhaiter la bienvenue au révérend pasteur protestant, M. John Tyerman, et entendre le récit de ses expériences pendant son long voyage; la réunion eut lieu dans la petite salle de Temperance-Hall, où le révérend fut salué par de vifs applaudissements; M. Ross présidait.

M. Tyerman dit que, en quittant Sydney, il se rendit à Auckland (Nouvelle-Zélande); un intérêt profond et croissant y dirigeant la population vers le spiritualisme, il fortifia cet intérêt en étant assisté avec zèle par les amis dévoués de cette ville. Il partit pour Honolulu et San-Francisco, où les spiritualistes sont nombreux; il fut pleinement satisfait de ses premières séances avec Mme Ada Foy, excellent médium qui fait des expériences semblables à celles de M. Charles Foster, devant qui que ce soit; fait remarquable, car ceux qui ont étudié les lois de la médiumnité, savent que celle-ci dépend de conditions très-déli-cates et qu'on n'en peut faire usage qu'en petit comité. Devant des centaines de personnes, Mme Foy donnait des réponses à des questions écrites sur du papier placé sous enveloppe cachetée, prouvant l'identité aussi bien que la présence des esprits des décédés. L'après-midi, à San-Francisco,

les spiritualistes se rencontrent dans une salle spéciale et tiennent entre eux des conférences n'ayant aucun caractère officiel. Le président peut mettre un sujet à l'ordre du jour; les médiums décrivent la physionomie des personnes présentes, y parlent des chers disparus connus; des étrangers, ainsi interpellés, se lèvent souvent pour reconnaître la véracité de ces descriptions d'outre-tombe:

M. Tyerman voudrait créer quelque chose d'analogue à Melbourne, car ces phénomènes ayant lieu en plein jour, sans possibilité de connivence, sont, en fait, à l'abri de la fraude, et forcent les sceptiques à croire. Il visita Virginia-City, et Salt-Lake, cité placée au cœur du Mormonisme; le spiritualisme y avait jeté de profondes racines. La majorité des «gentils» résidents, qui se comptent par milliers, le convia dans une grande salle, pouvant contenir sept à huit cents personnes; il lui fut fait une réception enthousiaste et il trouva là, l'occasion d'étudier la nature de la foi mormonne et le caractère des Mormons. C'est, dit-il, un peuple intéressant, qui fait beaucoup de sacrifices pour ses croyances, brave les persécutions et les dangers, défriche les déserts de l'Utah où croissaient la sauge et quelques arbrisseaux sauvages, et dont il fait un beau et fertile jardin. C'est une chose imposante, que de voir leur immense tabernacle, rempli de milliers de fidèles, preuve vivante de ce que peut la force de la conviction religieuse; il assista à une lecture donnée par un de leurs principaux orateurs, en présence de plusieurs ministres Wesleyens qui se trouvaient dans la cité pour attendre une conférence qui devait avoir lieu la semaine suivante. L'orateur devait avoir été informé de leur présence, car il appropria son discours à leur intention, prouvant la perfection du Mormonisme par la bible, au grand plaisir de son propre peuple tout autant qu'au mécontentement des pasteurs Wesleyens.

Ceci prouve simplement, que la Bible est le plus souple de tous les livres; avec elle, on peut démontrer le pour et le contre de toute proposition imaginable. (à suivre.)

Revue générale du spiritisme

Lettre du vice-roi des Indes à madame Blavatsky.

Calcutta, 1^{er} janvier 1880.

Chère madame,

J'ai soumis à son Excellence, le vice-roi (des Indes anglaises), la lettre que vous m'avez adressée, et les numéros du *Theosophist* que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer.

Son Excellence m'a chargé de vous dire, combien il est satisfait d'avoir appris par vous, qu'une Société d'origine occidentale, se soit vouée avec tant de zèle, aux études philosophiques de l'Inde antique.

A vous, respectueusement.

Pour le vice-roi,
G. H. M. BALTEN.

Poulseur près Liège (Belgique). — Depuis le 30 octobre 1878, consillés par nos guides, nous faisons tous les mercredis une séance obscure, à laquelle assistent huit à dix membres choisis dès le début par nos protecteurs spirituels. Pendant quatorze mois consécutifs, nous n'avons pas obtenu le moindre résultat. Les encouragements de nos guides, ainsi que le désir de nous acquitter le mieux possible de notre tâche sur cette terre, ont été la cause de notre persévérance, et du bonheur que nous éprouvons aujourd'hui au Groupe l'*Espérance*.

Le 7 janvier dernier nous entendîmes pour la première fois des coups frappés dans la table ; ce fait se renouvela pendant trois séances consécutives, durant lesquelles, nous obtinmes par ce moyen quelques réponses très-courtes.

Le 4 courant, à notre grand étonnement, nous entendîmes tous parler les Esprits, d'une manière très-distincte ; ils nous prièrent eux-mêmes d'allumer et prononcèrent leurs noms d'une voix bien claire.

Avant-hier, ils nous avaient ménagé une surprise d'autant plus grande que nous ne nous attendions nullement à d'aussi rapides progrès. Après la prière, notre bienveillant guide spirituel, pria le médium Eugénie de se mettre dans la grande chaise, et nous fit éteindre la lumière. Après un certain laps de temps qui s'écoula dans le silence le plus complet, l'esprit nous pria d'allumer, et jugez de notre surprise et de notre bonheur, en constatant qu'un apport venait de nous être fait, un beau ruban bleu d'une longueur d'environ un mètre sur sept centimètres de largeur, recouvert de dessins à fleurs au milieu et autour desquels figurent, en évidence, plusieurs ceps de vigne.

Ce ruban entourait le bras gauche du médium, formant avec le^s deux bouts un nœud bien fait, au milieu duquel était attaché un insigne spirite semblable à ceux dont nous nous étions parés lors de notre premier anniversaire : deux petites mains en cuivre, emblème de fraternité. Les bras du médium étaient cataleptisés, ce dont chaque assistant put se rendre compte par lui-même.

Je vous donne les noms des huit membres présents à cette séance : François Leruth, Hubert Leruth, Félicie Décille, Théophile Badot, Léon Focroulle, Lambert, Decelle, épouse Evrard et moi.

A. LERUTH.

Saint-Louis, Missouri, Etats-Unis d'Amérique. — Plus j'étudie cette science nouvelle pour moi, plus elle me remplit de consolation ; chaque jour quelques nouveaux phénomènes se manifestent, qui effacent toute l'horreur que l'on éprouve habituellement en approchant de la tombe. Des communications récentes que j'ai eues de confrères morts depuis quinze à vingt ans, m'ont donné la plus vive satisfaction ; d'autres, venues de malades que j'ai perdus dans des circonstances impossibles à éviter, m'ont profondément touché, en m'écrivant combien ils tenaient à me remercier de tout ce que j'avais fait pour eux sur la terre ; ils me promettent en retour, quand mon heure sera arrivée, de venir, en compagnie de tous ceux que j'ai aimés, m'escorter dans ce monde meilleur où ils semblent si heureux de se trouver.

Si j'apprends quelque chose qui puisse être intéressant pour la Revue spirite, je vous en ferai le récit, pour le bien de vos nombreux lecteurs.

Je vous salue amicalement. — Le Dr A. DE CAILHOL.

Etats-Unis. — On télégraphie de Cleveland (Ohio), le 31 janvier, au *Courrier des Etats-Unis* :

« Le cas le plus extraordinaire de pétrification de la peau a été aujourd'hui le sujet d'une clinique médicale dans notre ville. Ce cas est celui d'un enfant amené de Philadelphie et qui est positivement en voie de pétrification. Sa chair est aussi froide et presque aussi dure que le marbre, et quoique ce malheureux enfant, qui a près de trois ans, soit encore en vie, il ne peut remuer que les lèvres et les paupières. Il dort les yeux ouverts, et dans cette condition il est lamentable à voir. Il y a six mois, sa santé était excellente. La maladie qui a attaqué les tissus entre la peau et la chair est probablement le résultat d'une perversion de la nutrition. C'est le premier cas connu d'une pétrification affectant le corps entier. La mort ne saurait tarder, car l'enfant se métamorphose rapidement en pierre. »

Bruxelles. — Peu de nouvelles de Bruxelles. La semaine passée nous avons enterré le corps de M^{me} de Meckenheim; depuis deux mois, M. de Meckenheim est impotent par suite d'une attaque d'apoplexie, la mort de sa femme l'afflige beaucoup, ce cher et vénéré spirite, offrons-lui notre sympathie.

Nous avons ici un exemple de précocité, qui s'est révélé depuis une couple de mois chez nous. Mon petit Victor, à onze ans, vient de faire un tableau, qu'il offre à la tombola de bienfaisance de la Presse; le sujet que l'on a choisi dans une gravure anglaise, représente une petite fille jetant des graines aux oiseaux, pendant la neige. Il a exécuté cela d'une façon merveilleuse, et ceux qui ont vu le tableau ont de la peine à croire qu'il vienne de lui; après avoir vu l'œuvre, qu'il avait exécutée chez une demoiselle qui lui donne quelques leçons, je craignais qu'elle ne l'eût par trop assisté; et pour en avoir le cœur net, je lui en fis faire un second, sans le laisser sortir de la maison; or, le dernier est supérieur au premier, comme fini.

Ch. FRITZ, 121, rue de Louvain.

Besançon. — J'ai vu dans ma maison, pendant plusieurs mois, quelques-uns des effets étranges dont il est fait mention dans *le Spiritisme devant la science*.

Le médium que je ne puis mettre en suspicion, puisque c'est ma propre femme, a obtenu entre autres :

1^o Les bruits intérieurs dans les meubles, les planchers, les boiserie, etc., des chambres où se faisaient nos expériences;

2^o Des mouvements de tables ou autres objets, d'une violence extrême, quelquefois sans attouchements;

3^o Des conversations suivies, et quelquefois, d'une gravité telle, que la personnalité des esprits qui se communiquaient à nous, ne pouvait absolument pas être mise en doute;

4^o Des attouchements pour le médium, qui, un jour entre autres, ont laissé des traces qui ont persisté pendant plusieurs jours.

5^o Enfin, en dernier lieu, des apparitions visibles malheureuse-

ment pour le médium seul, mais qui par les peurs qu'elles provoquaient chez elle, ne pouvaient être mises en doute par les personnes présentes.

La médiumnité de M^{me} Séron lui a été retirée par un esprit protecteur, dans l'intérêt de sa santé, avec assurance qu'elle reviendrait plus tard.

J'attends l'exécution de cette promesse avec impatience.

Veuillez, monsieur, m'excuser de la liberté que je prends de vous donner ces détails; les effets que j'ai vus m'ont rendu spirite, presque malgré moi, je vous l'avouerai, *mais les faits sont les faits*, et les circonstances dans lesquelles ceux que je vous signale se sont produits, les rendent indiscutables.

Si quelque événement capital vous était signalé par l'un de vos nombreux correspondants, je vous serais bien reconnaissant de bien vouloir m'en faire part. — Recevez, monsieur, mes salutations bien empressées.

Ch. SÉRON, *ingénieur civil*.

Italie. — De nous, rien pour le moment de bien intéressant à vous raconter. En fait de spiritisme il y a eu tout récemment, un petit événement chez nos cousins, ici à Turin; une cuisinière qui sortit cet été de chez eux pour mourir à l'hôpital, semble jalouse de celle qui la remplace actuellement; lorsque le soir cette dernière se met au lit, un remue-ménage se fait entendre, son lit s'ébranle, ses vêtements sont jetés à terre, etc., cela a duré quatre ou cinq jours, au bout desquels, l'esprit, impatienté, s'est couché, tout bonnement, dans le lit que la cuisinière occupait et en pleine lumière! La pauvre fille n'a rien pu voir, mais elle a vu et senti les couvertures se soulever, et un corps lourd se fourrer dans le lit, tout près d'elle en enfonçant le matelas comme le ferait une lourde personne! La cuisinière épouvantée, priait et pleurait, et enfin, tout s'apaisa; elle en fut malade et ne dormit plus dans cette chambre. L'esprit ne va plus la tourmenter dans le lit qu'elle occupe maintenant, mais les voisins, dont la chambre est près de celle que l'esprit visite tous les soirs, ont fait des plaintes au concierge, en disant que la nuit était faite pour dormir, pour se reposer, et non pour piler ou battre des objets par terre, faire rouler des noisettes, et s'agiter comme on l'entendait faire dans cette maudite chambre. Ce qui me paraît très-drôle, c'est que, ma cousine, ayant fait coucher son fils et son ami dans le lit mystérieux, tout a été tranquille! serait-ce, parce que l'on avait changé le matelas, ou parce que, l'esprit femme s'est épouvantée de voir deux hommes dans son lit?

L. ÉTOILE.

Buenos-Ayres. — Nous nous contentons pour le moment de la faculté voyante bien développée, avec le miroir *Pernsini* en me conformant aux intructions qu'en donne votre Revue Spirite d'avril 1872. — Plusieurs esprits s'y présentent et nous disent ce dont ils ont à nous faire part, par le moyen de l'écriture qui apparaît généralement sur une pancarte.

Nous regrettons de ne pouvoir accorder que peu de temps à cette médiumnité, car à notre Société *Constancia*, la majeure partie de nos médiums, étant à incarnation, cette faculté prend tout notre temps et le mérite bien, puisqu'elle nous fait prévoir de grands résultats pour l'avenir; en ce moment nous possédons trois de ces médiums parfaitement développés et propres à prendre part à des tableaux représentant des scènes de la vie spirituelle ou d'existences pas-

sées. — D'autres médiums possédant cette même faculté sont en voie de développement — ce qui nous permettra à un moment donné, d'avoir en nos mains une arme puissante pour combattre l'incrédule et le pousser jusque ses derniers retranchements.

Le nombre des membres de notre société s'accroît, et nous sommes à la recherche d'un local qui se prêtera mieux à nos aspirations et à nos besoins.

Avec cette lettre vous recevrez une note que nous passons à toutes les administrations de journaux ou Revues Spiritistes, afin que tous aient la bonté de nous adresser leur publication, au siège de la Société — ce dont nous sommes malheureusement privés, car de toutes les publications spiritistes que nous devrions recevoir, nous n'en voyons venir que trois ou quatre. — Quant aux autres nous sommes très-heureux d'en recevoir une tous les six mois, — lorsqu'elle vient.

A. ROLLAND.

NOTA. — Veuillez nous adresser votre Revue, au journal Constancia, calle Mejico 329, 24 piedad, à Buenos-Ayres.



Jacques Inodi, le nouveau Mondeux

Messieurs, nous possédons depuis quelque temps, dans notre ville, un jeune phénomène dont le remarquable talent pour le calcul étonne toutes les personnes qui l'interrogent, et intéresse particulièrement celles qui aiment à se rendre compte du pourquoi des choses ; ce don merveilleux les déconcerte.

Nous croyons être utile à notre cause en signalant à l'attention des spiritistes, *Jacques Inodi*, et en vous envoyant sa photographie. Sa biographie est simple : natif d'une petite commune de la province de Coni, en Piémont, il est âgé de dix ans à peine, ne sait ni lire ni écrire. Il a perdu sa mère étant tout jeune ; depuis ce temps, son père l'a abandonné, trouvant ce

mode plus facile que de l'envoyer à l'école et d'en prendre soin. Le pauvre petit complètement livré à lui-même, parcourut successivement et séjourna plus ou moins longtemps dans plusieurs villes du midi ; il arrivait dernièrement à Marseille ; allant de cafés en cafés d'où il était souvent éconduit, et essayant là où il le pouvait, de gagner quelques sous en demandant aux consommateurs de le faire calculer.

Le patron de l'un de ces établissements, plus intelligent que les autres, a manifesté l'intention de se l'attacher, ce à quoi l'enfant a consenti de grand cœur.

Le lendemain, Jacques étant proprement vêtu, le limonadier trouva bien vite la récompense de sa bonne action ; des nouveaux clients furent attirés chez lui par la présence de ce *nouveau Mondeux*.

Sur la sollicitation de l'un de nos amis spirites, ami du patron de Jacques Inodi, le petit garçon put venir chez nous, où nous avons eu la bonne fortune de le garder toute une soirée.

Ce qui intéressait particulièrement les spirites qui composaient la majorité de l'assistance, c'était de savoir si, l'étonnante facilité avec laquelle Jacques calculait, était due à la médiumnité, ou à un effort purement personnel. Chacun a pu se convaincre qu'il n'y avait pas chez lui médiumnité passive, mais travail personnel et méthode à lui, servie toutefois par une mémoire des chiffres hors ligne, qui lui permet de rassembler, de grouper ses nombres et d'en jongler, en quelque sorte, avec une dextérité vraiment surprenante.

Il ne résoud pas tous les problèmes, car il en est dont il n'a jamais entendu parler et qu'on est préalablement obligé de lui expliquer. Ainsi, avant d'arriver à Marseille, il ignorait complètement ce que c'était qu'une racine carrée, une racine cubique ; il a suffi d'un moment d'explication pour l'amener à comprendre, et, depuis, on ne peut plus, de ce côté, l'embarrasser ni le surprendre. Ne peuvent, non plus, l'embarrasser, les personnes qui désirent savoir la quantité de minutes et de secondes qu'elles ont vécu ; presque instantanément, il répond à cet ordre de questions. Ce qui a paru le fatiguer, plus que tout autre calcul, c'est une simple multiplication, un peu longue, il est vrai, que l'un des assistants a voulu lui poser pour se rendre compte de la portée de sa mémoire. Il s'agissait de multiplier 78,965,428 par 56,789.

N'ayant pas les nombres sous les yeux, et, du reste, ne sachant pas lire, on a dû les lui répéter deux ou trois fois, jusqu'à ce que, les ayant retenus, il put à son tour les redire à haute voix. Un moment après, il dictait cet exact et long produit : 4,484,367,690,692, non toutefois, sans l'avoir cherché un peu, avec un effort visiblement laborieux, ce qui prouve, une fois de plus, qu'il n'est pas aidé par la médiumnité.

Médium ou non, Jacques Inodi, n'est pas moins l'une des

preuves vivantes, les plus convaincantes et les plus intéressantes des acquis antérieurs.

Les phrénologistes diront que, avec un front tellement proéminent, une bosse des chiffres tellement développée, tout s'explique. Nous croyons, avec les phrénologistes, les physiognomonistes et les chiromanciens, que tout est dans tout et que les diverses tendances et prédominances qu'apporte tout enfant venant au monde, peuvent se montrer visibles, pour qui sait les voir, sur le crâne, la main, le pied, etc; nous sommes d'accord avec tous les observateurs et chercheurs qui s'exercent à pénétrer le langage de ces divers signes, à condition que les dits chercheurs veuillent bien ne plus présenter comme une *cause* ce qui n'est qu'un *effet*, et permettent à la libre volonté d'effacer, par la persévérance et l'incessant effort, telle fausse bosse, telle fausse ligne, pour y substituer tel autresigne vrai, bon et durable,

Nous éprouvons un véritable plaisir à constater, en présence d'une énigme vivante telle que le nouveau Mondeux, la contenance plus qu'embarrassée de messieurs les libres-penseurs. matérialistes, positivistes, physiologistes et autres anti-réincarnationnistes. Comment pourraient-ils s'y prendre, en effet, pour expliquer la création, la vie, en dehors de l'idée de justice? et comment, d'autre part, concilier cette même idée de justice, avec les inégalités sans nombre qui, dès le berceau déjà, divisent tous les humains entre eux?

Si cette existence est la seule que nous accomplissons et qu'un Dieu, selon les uns, ou la nature, selon les autres, nous l'impose, pourquoi, le répétons-nous, toutes ces partialités, toutes ces inégalités de la première heure? Pourquoi des crétins, des muets, des aveugles, des idiots, des souffreteux et des bien portants? Pourquoi, les uns naissent-ils mendiants, et les *autres* privilégiés et riches? On répondra que les inégalités sociales et celles qui touchent aux vices de l'organisme s'expliquent par l'état de fortune ou de santé des parents eux-mêmes. — Bien que n'acceptant pas ces raisons, les réfuter étant trop long, passons.

Mais quant aux inégalités morales, quant aux inégalités intellectuelles, on ne saurait passer de même; pourquoi, dans une même famille, recevant les mêmes soins et la même affection de bons parents, tel enfant se montre-t-il *naturellement* intelligent, tel autre, *naturellement* borné, tel affectueux et bon, tel autre indifférent et vicieux? Mystère! mystère! répondent à l'unisson tous les penseurs qui, depuis le commencement des âges, ont voulu deviner la charade. — *Préexistence*, dit simplement le spiritisme, et soudain ces énigmes impénétrables, inaccessibles jusqu'à ce jour aux plus grands génies, sont comprises à l'aide de cette clé magique, même par des enfants qui les peuvent expliquer. En même temps, cette même clé, nous permet d'apercevoir, à travers les scories épaisses qui envelop-

pent l'âme d'un Troppmann, l'étincelle d'un diamant brut qui, sous l'action de la souffrance (ô justice !), et les efforts séculaires du labeur personnel (ô Liberté !), atteindra un jour l'éclat et la pureté d'un Christ (ô sainte fraternité !).

Messieurs et frères en croyance, au nom de notre petit mais fidèle groupe, salut fraternel.

GEORGE, à Marseille, rue Thiers, 27. Janvier 1880.

NOTA. A Paris, une séance intéressante a eu lieu à l'Ecole-de-Médecine, dans la salle affectée aux études de la Société d'anthropologie. On a examiné un petit bonhomme de dix ans, d'origine piémontaise, qui ne sait ni lire ni écrire, et qui se fait un jeu des calculs les plus compliqués et résout les problèmes les plus difficiles.

Jacques Inodi, qui mendiait de ville en ville, a un crâne énorme, plus développé du côté droit que du côté gauche.

La Société d'anthropologie va, dit-on, solliciter son admission dans un lycée.

MÉDIUMMITÉ GUÉRISANTE

25 janvier 1880, résumé de plusieurs lettres. — Pour nous être secourable, Mme Maillard est venue de Besançon, dans notre ville de la Chaux-de-Fonds (Suisse). A distance, cette dame avait soulagé grandement ma mère affligée depuis longtemps d'une maladie réputée incurable, à laquelle les docteurs ne comprenaient rien ; les crises terribles qui torturent ma mère, étant revenues quotidiennement, Mme Maillard est partie, d'après l'ordre de ses guides, le 1^{er} janvier de cette année.

L'une de mes sœurs arrivait, et, comme nous avions remarqué que les crises qui affligent ma mère s'accroissaient gravement en sa présence, nous redoutions sa bienvenue tout en la désirant. Mme Maillard prit dans ses mains, l'une des mains de ma sœur et de ma mère, et aussitôt, ressentit tous les symptômes des tortures de la malade ; après cette crise violente, elle nous confia que ma mère ne pouvant être bien guérie que par la désobsession des membres de sa famille, elle venait d'opérer en ce sens pour couper le mal dans sa racine. Les crises journalières n'ont pas reparu, depuis ce jour où Mme Maillard, terrassée par le mal, nous consternait et nous épouvantait ; ma mère reprend sa santé, avec rapidité. Les esprits incorporés en Mme Maillard nous dirent le pourquoi de nos longues épreuves : tout provenait de nos vies antérieures.

Cette guérison étonnante a attiré un si grand nombre de malades chez nous, que nous avons dû les renvoyer, il était impossible que le médium pût les entreprendre tous ; il me fut dit d'écrire, car j'étais médium écrivain ; en effet, depuis, chaque jour je reçois une communication.

Des médecins, des pharmaciens nous conduisirent quelques

incurables qui furent désobsédées, car Mme Maillard affirme que presque toutes nos maladies ont cette cause; les hommes de l'art furent stupéfaits des résultats obtenus, puisque, par le fait du médium, une épilepsie invétérée qui datait de dix ans, et un sourd-muet, furent guéris l'un de ses attaques, l'autre de sa surdité. Voici la lettre du sourd-muet : Monsieur P.-G. L... « Agé de 31 ans, je suis sourd de naissance, « infirmité qui m'a exempté du service militaire... Cette dame « (Mme Maillard), me fit des insufflations dans les oreilles et « y imposa les mains; trois jours après, je sentis un chatouillement au fond de cet organe, des lancinements, des « douleurs aux tempes, tellement vives que je ne pouvais « dormir.

« Jugez ma surprise, lorsque, après une deuxième imposition « des mains, elle me dit : Vous êtes guéri; portant ma montre à « l'oreille, j'en entendis le mouvement, et il en fut de même « pour les sons partis d'une boîte à musique; les paroles que je « ne comprenais qu'en interrogeant le mouvement des lèvres, « parvinrent distinctement à mes oreilles. Devant cela je ne « puis garder le silence. »

« Agréez Monsieur, mes respectueuses salutations. »

AUGUSTE PÉTAZ, à Cortaillard, canton de Neuchâtel,
(Suisse.)

Mlle Palmyre Sirone ajoute, dans sa lettre : Un homme souffrant d'un rhumatisme, et depuis fort longtemps abandonné par la médecine, a été radicalement guéri, à ce point, qu'immédiatement, il put faire agir sans souffrances ses jambes et ses bras.

Les malades, délivrés de leurs obsessions, doivent suivre le traitement fluïdique qui achèvera leur guérison. Cette question des fluides guérisseurs mérite une attention sérieuse et nous en faisons part à nos frères en croyance, espérant que, comme à la Chaux-de-Fonds (ville autrefois réfractaire à cet ordre d'idées), il se formera, à notre exemple, des groupes de médiums à désobsessions. Nous nous organisons ici, afin de délivrer bien des fous, des épileptiques, des incurables. Oui, grâce à Mme Maillard, le spiritisme s'implantera dans notre pays, car ce médium y a laissé le plus doux et le plus salubre des souvenirs.

Mme Dubois-Girardin, autrefois incrédule, a assisté à toutes ces désobsessions, et, depuis, elle est croyante et médium guérisseur, dévouée au possible, à la grande joie de son époux, qui est devenu médium ainsi que beaucoup d'autres.

Ces faits sont certifiés par : Mlle Palmyre Sirone, 14, rue des Terreaux.

M. et Mme Gustave Dubois-Girardin, 18, rue du Progrès, nous écrivent deux longues et intéressantes lettres circonstanciées qui prouvent que les désobsessions et les guérisons ont eu lieu devant MM. les docteurs Couleroy et Girard, M. Monnier,

pharmacien-chimiste, et plusieurs autres personnes de la Chaux-de-Fonds. Ces lettres et surtout celle de Mme Gustave Dubois-Girardin, entrent dans des détails circonstanciés ; nous l'avons lue dans nos réunions spirites du vendredi soir, nous la reproduirons entièrement dans une prochaine revue, car elle le mérite à tous les titres.

M. T. Gentil, de la même ville, nous certifie les mêmes faits ; nous n'avions pas voulu en parler avant d'avoir cette certitude, que la guérison était durable, et qu'elle avait résisté à l'absence de Mme Maillard, sachant, par expérience, que ces maladies ont parfois des retours soudains. Trois lettres, l'une de Mlle Sirone et les deux autres de M. et Mme Dubois-Girardin, reçues le 14 mars, nous affirment que tous les malades dont ils nous avaient parlé vont bien, que le mieux persiste à s'accroître chaque jour. La mère de Mme Sirone dont le corps avait été si longtemps torturé, s'apprête à aller à Besançon, pour redevenir forte comme autrefois, au contact du médium guérisseur.

Faits de spiritualisation (Suite).

ÉTUDES D'OBSERVATION SPIRITE. — LES AMES SŒURS. —
UNE BALLADE DE STOP.

Ainsi qu'il a été déjà indiqué, il y a deux manières de faire des études sur les matériaux spirites. La première consiste à recueillir et à comparer les enseignements spontanés ou provoqués des Esprits instructeurs ; c'est la plus rapide, mais ce n'est pas la plus sûre. La seconde consiste à observer directement les manifestations des Esprits, quels qu'ils soient, à expérimenter même, en modifiant, dans la mesure du possible, les conditions psychologiques capables d'agir sur les êtres qu'on observe ; en un mot elle consiste à se placer vis-à-vis des Esprits dans la même situation qu'un observateur de la nature humaine vis-à-vis des hommes et de la société, avec la même liberté de vue, avec la même indépendance de conception ; cette seconde manière est plus lente que l'autre, mais elle est plus scientifique, elle est mieux en harmonie avec le procédé de recherche universellement admis à notre époque.

J'ajouterai, pour qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée, que la première de ces méthodes fut, à mon sens, indispensable pour constituer dès la première heure, un corps de doctrine compacte et résistant, capable de grouper les volontaires du spiritisme sur une base commune. Mais en raison même de la rapidité de ses résultats, cette manière d'étudier exige une discipline d'esprit peu ordinaire, un bon sens et une logique d'une rigueur et d'une subtilité magistrales. Allan Kardec, qui possédait ces qualités et qui est venu à son heure, a su merveilleusement employer cette méthode, et avec son aide il a pu accomplir ce vaste et harmonieux travail à qui nous devons

d'avoir accepté le spiritisme comme une lumière pour nos intelligences, comme un guide pour nos actions. Mais, Allan Kardec a été le premier à le dire, il s'en faut que tout ce que nous pouvons savoir nous soit connu, et le travail de recherche doit continuer incessamment. Or, la méthode qu'il a pratiquée d'une manière si fructueuse comporte une concentration, une direction, une autorité. L'autorité ayant disparu avec lui après son œuvre de fondation, pour faire place à l'épanouissement de toutes les investigations libres, la méthode première doit non pas s'effacer (nous serons toujours heureux de recevoir les enseignements des Esprits éprouvés), mais du moins s'étayer fortement des résultats de la méthode observative et expérimentale. D'ailleurs c'est à l'aide de cette dernière qu'Allan Kardec a pu donner une base à sa doctrine, car c'est avec elle qu'il a pu établir d'une manière positive l'existence des Esprits et la réalité de leurs manifestations, c'est avec elle qu'il a pu dégager la valeur intellectuelle et morale des diverses individualités invisibles qui se mettent en rapport avec les hommes; et si le *Livre des Esprits* relève plus spécialement du principe de la concordance des instructions, le *Livre des médiums* doit son plus grand intérêt aux renseignements de l'observation directe. Les deux méthodes se trouvent donc associées dans les ouvrages fondamentaux du spiritisme, et toute la prétention que j'ai en ce moment, c'est de les dégager l'une de l'autre par l'analyse, afin de les mettre en lumière avec leurs différences, afin d'apporter le plus d'ordre possible dans les opérations de la pensée, afin de laisser à ceux qui n'admettraient pas l'une et l'autre au même titre la liberté de se réserver pour celle qui leur semblerait la meilleure. N'est-il pas bon en effet de dégager un point de vue qui nous permette de considérer comme nos collaborateurs des hommes tels que William Crookes, sans les solidariser malgré eux avec les doctrines de nos Esprits instructeurs?

Du reste, si nos doctrines sont vraies, elles doivent se vérifier par les faits, et les résultats d'une première méthode doivent se confirmer par les résultats de l'autre; c'est encore ce qu'Allan Kardec a été le premier à entrevoir. Aussi, en dehors des ouvrages fondamentaux, si nous ouvrons la *Revue Spirite*, nous la trouvons pleine de faits qui sont autant de témoins à l'appui des enseignements coordonnés dans ces ouvrages. Prenons un exemple des plus frappants. Les Esprits initiateurs avaient enseigné que beaucoup de désincarnés ignorent qu'ils sont morts; la concordance des instructions à ce sujet permettait d'en faire un point de doctrine. Mais un jour un Esprit se manifeste, et tout dans son langage témoigne de cette illusion qu'il se croit encore un vivant de la terre; des faits de ce genre se multiplient et se révèlent de tous côtés; le point de doctrine devenait un résultat de science expérimentale. Allan Kardec a signalé dans

la *Revue Spirite* cette confirmation remarquable qui, entre tant d'autres, me revient présentement à la mémoire.

C'est donc s'engager dans une voie tracée par le maître lui-même que d'interroger les faits au moins autant que les opinions, c'est-à-dire de considérer les manifestations des Esprits comme une matière à étudier, au moins autant que comme une source d'instructions à accepter. D'ailleurs beaucoup de nos frères ont envisagé le travail spirite à ce point de vue, particulièrement ceux qui ont eu affaire aux médiums à incarnations, cette médiumnité étant celle qui se prête le mieux à l'épanouissement de la personnalité de l'Esprit et à la facilité de la conversation entre incarnés et désincarnés. Avec ce point de vue tous les Esprits deviennent intéressants, si ignorants qu'ils soient, car tous peuvent être des sujets d'étude ; on n'a donc nul secret désir de les repousser en faveur d'Esprits plus savants, on a la satisfaction de les instruire en s'instruisant soi-même ; et c'est tout profit pour la charité.

S'il existe quelques dissidences parmi ceux qui ont étudié les choses du spiritisme, je ne doute point qu'elles ne finissent par s'effacer grâce aux résultats de la méthode expérimentale. C'est ainsi que l'idée de la réincarnation triomphera d'une manière définitive. Mais si l'avantage que nous attendons de cette méthode doit être tout à la gloire des enseignements généraux adoptés par nous, il faut, pour être juste, savoir accepter tous les résultats de l'observation directe, lors même qu'ils contrediraient quelques détails de la doctrine. En un mot, si l'enseignement des Esprits philosophes se heurte sur un point aux données de l'investigation expérimentale, cette dernière doit l'emporter et rectifier nos manières de voir sur ce point. Autrement nous ne saurions nous acheminer vers le terrain dernier de la conciliation : la vérité par le fait ; nous nous préparerions l'isolement des sectaires.

Si j'ai fait appel à toutes ces considérations générales, c'est qu'avant d'aborder un sujet délicat sur lequel ma conviction se heurtera vraisemblablement à des opinions contraires, j'ai tenu à témoigner de tout mon respect et de toute ma reconnaissance pour l'œuvre de notre maître commun ; c'est aussi que j'ai tenu à montrer dans ses travaux, et dans ceux de plusieurs de ses disciples, la première application de la méthode à laquelle je me propose de recourir ; c'est enfin que j'ai voulu indiquer l'observation et l'expérience comme les seuls procédés capables de trancher les questions controversées, comme les seuls moyens de juger en dernier ressort entre des enseignements contradictoires.

Or, parmi les points de doctrine qui, au sein même du spiritisme réincarnationiste, sont l'objet d'opinions opposées, il en est un qui est des plus intéressants et qui mérite particulièrement d'être élucidé. Je veux parler de la question des âmes sœurs. Existe-t-il entre les âmes un lien d'accouplement corrélatif du

mariage terrestre? Devons-nous envisager dans la perpétuité de nos destinées une combinaison binaire d'Esprits qui soit la réalisation de cet amour éternel, entrevu et chanté par les poètes? Dans bien des groupes, de nombreuses communications ont parlé dans le sens de l'affirmative. Ailleurs d'autres enseignements ont nié qu'il en fût ainsi. C'est même cette dernière opinion qu'Allan Kardec a acceptée, qu'il a rendue publique dans un des premiers numéros de la *Revue Spirite* (mai 1858), et dont il a fait ensuite une page du *Livre des Esprits*. Qui sait si cette page n'a pas troublé quelques âmes aimantes, quelques cœurs nourris des aspirations des poètes? C'est ce qui me donne le courage, — d'aucuns diront peut-être la témérité, — de prendre la défense de l'opinion repoussée par la doctrine, et de m'efforcer à la faire prévaloir dans la mesure de mes forces.

Dans cette série d'études relatives à des manifestations médianimiques, je suis précisément sur le terrain qui peut, si la cause que je soutiens est juste, me fournir les arguments les plus solides : le terrain des faits. Néanmoins je ne me proposais pas de scruter tout d'abord une matière aussi controversable; et j'aurais porté mon application sur quelque autre sujet d'examen (par exemple les faits si variés du trouble *post mortem*, la manifestation des Esprits qui gardent physiquement et intellectuellement l'empreinte de leur dernière forme corporelle, les rapports de cette dernière condition avec l'avancement spirituel, le modelage successif de l'esprit par la matière et de la matière par l'esprit, l'influence décroissante de la matière et croissante de l'esprit à mesure que la personnalité s'accroît, les hypothèses à faire sur la constitution organique des Esprits et sur la possibilité pour eux de reconstituer les accessoires familiers, vêtements, ornements, de leur vie terrestre, etc.); j'aurais commencé par quelqu'un de ces sujets, ou mieux encore par l'analyse spéciale de différents types d'Esprits, si une manifestation de la séance du 14 janvier (médium Mme Hugo d'Alési) n'avait particulièrement intéressé diverses personnes, et si on ne m'avait demandé de la reproduire dans ces études. Or cette manifestation est relative aux âmes sœurs; elle soulève donc une question dont la matière est contestée, et, pour lui donner place, je ne puis faire autrement que d'envisager cette question dans son ensemble.

Je commencerai en laissant la parole à l'Esprit qui a si bien excité l'intérêt de son auditoire, l'Esprit Mélina Mendès; on y remarquera, à côté du langage théorique, l'éloquence des aspirations, c'est-à-dire à côté de la conception de l'intelligence, qui est une opinion, — le besoin du cœur, qui est un fait. Ensuite je rappellerai d'autres manifestations d'Esprits où la théorie ne tient aucune place, où l'enseignement est tout entier dans les impressions manifestées et dans les sentiments vécus; je montrerai la réalité de ces sentiments et de ces impressions sous leurs deux

aspects principaux : à l'état de souffrance dans la privation, à l'état de félicité dans la satisfaction parfaite. Après cela je considérerai le lien qui, dans toute philosophie complète, doit rattacher la manifestation de la nature des incarnés à celle de la nature des désincarnés, et j'appuierai les données de la recherche spirite sur les légitimes aspirations des écrivains autorisés qui ont parlé la langue du cœur. J'envisagerai aussi une objection des adversaires de la réincarnation, laquelle provient d'une répugnance fort respectable devant la promiscuité conjugale que leur offre la perspective de plusieurs existences terrestres; et je montrerai que seul le point de vue des âmes sœurs concilie ces délicates susceptibilités avec la doctrine de la réincarnation. Enfin, parallèlement à la question des âmes sœurs et en connexité avec elle, je rechercherai en quel sens il faut entendre que les Esprits n'ont pas de sexe, sous quel rapport, au contraire, il faut envisager des Esprits-hommes et des Esprits-femmes, si cette différenciation des Esprits ne réside pas dans la dualité des fluides et ne correspond pas par analogie aux modalités de nom contraire que nous observons en physique pour l'électricité. Ce sujet comportera aussi les points d'interrogation suivants : les Esprits peuvent-ils changer de sexe dans leurs incarnations successives? Si oui, est-ce la règle ou l'exception? Pourquoi change-t-on de sexe? Y a-t-il des Esprits qui n'en changent jamais? Le sexe d'un nouvel incarné dépend-il de l'Esprit ou de l'embryon? Lorsqu'un Esprit a trouvé son âme sœur dans une union terrestre, se fixent-ils définitivement chacun dans le sexe qui les a rapprochés? Je n'aurai peut-être pas des faits pour répondre à toutes ces questions, mais je crois en avoir suffisamment pour poser des jalons, et je m'efforcerai de combler les lacunes avec le raisonnement.

Je n'entrerai pas dans les développements pour aujourd'hui. Je les réserve pour un prochain article au début duquel je rendrai compte de la manifestation de l'Esprit Mélina Mendès. Mais avant de clore celui-ci, je veux céder la parole à notre cher Stop, pour une ballade touchante et qui est bien dans le ton du sujet que je viens d'effleurer.

« Sur le bord du fleuve bleu se penche la blonde Emmy, Emmy aussi belle qu'une reine et aussi pauvre qu'une bergère. Emmy, la blonde fileuse, s'est enfuie de la cabane, et penchée sur le flot bleu qui chante, elle lave le linge blanc. Or l'enfant n'entend pas le murmure du grand fleuve, ni les soupirs de la brise, ni les concerts des oiseaux, car elle écoute son cœur qui chante, et ce que chante son cœur la fait rougir. — Vais-je faire bien mal? Vais-je faire bien mal? — C'est une question qu'elle se pose sans pouvoir jamais y répondre; car la pauvre enfant a trop d'innocence pour la résoudre. Mais elle croit faire moins mal en faisant sourire qu'en faisant pleurer.

« Et le grand fleuve murmure une chanson triste.

« Enfin pourtant, le soleil se couchait, jetant des teintes roses sur l'eau argentée. Emmy se souvint que sa tâche n'était pas finie, et elle se remit à laver le linge. C'était un linge bien blanc, bien fin, un long linge blanc et fin comme un ouvrage de fée, une nappe d'autel qu'elle voulait offrir; et elle la voulait bien blanche, car c'était une nappe d'hyménée.

« Emmy songeait, et parfois en songeant, elle restait ses deux bras d'ivoire à demi-plongés dans l'eau, immobile comme une statue.

« Tout-à-coup elle tressaillit, et comme elle chassait les pensées de son cœur, elle entendit la voix du fleuve qui disait : « O blonde enfant, lave, lave ce linge, fais-le bien blanc, car il sera ta parure, ton voile nuptial; fais-le bien blanc, car il sera ton linceul. »

« Et l'enfant frissonna et lava courageusement.

« Tout-à-coup elle entendit une voix qui effaça l'impression de ce que le fleuve lui avait murmuré, une voix bien douce, une voix qu'elle aimait. Et se soulevant à demi, elle se suspendit presque au-dessus du fleuve pour voir passer celui qui parlait. Soutenue par les branches d'un saule, elle écouta et elle vit; elle vit passer deux hommes, deux cavaliers élégants et beaux. Et l'un d'eux était le bien-aimé, l'un d'eux était sir William, le beau châtelain qu'elle avait vu et que de loin elle avait pris pour un prince et presque pour un Dieu, sir William qui lui avait parlé longtemps et qui lui avait dit de douces paroles, de ces paroles qui séduisent les jeunes filles avant de les convaincre. Elle l'avait écouté la veille, et lui avait promis pour le lendemain le bonheur.

« Ils passaient. L'ami l'engageait à partir. — « Non, je ne puis en vérité, non, je ne puis partir ce soir, car des affaires (et il souriait), des affaires sérieuses me retiennent ici. Trop longtemps j'ai filé le parfait amour avec une petite bergère, trop longtemps j'ai dit des sottises, des niaiseries à une jeune fille; j'ai attendu trop longtemps, j'ai trop soupiré pour m'en aller quand je touche au but. Laisse-moi cueillir le fruit d'or, et ensuite je partirai. »

« Quand l'enfant eut entendu ces dernières paroles, elle lâcha la branche et glissa dans l'eau.

« Pâle, la lune se levait; le grand linge blanc l'entoura, c'était son linceul.

« Le lendemain, quand le soleil se coucha de nouveau, sir William passait près du fleuve, pimpant, glorieux, vainqueur. Il appela Emmy une fois, deux fois; avant la troisième elle était devant lui, et lui souriait plus belle que jamais, la lumière au front, le sourire aux lèvres, la flamme aux yeux, appuyée contre un saule, levant son bras blanc. Il s'approcha. — Enfin, dit-il, je craignais que tu n'eusses manqué de parole. — Moi, monseigneur! Mais il serait trop triste pour vous d'avoir si long-

« temps soupiré et raconté des niaiseries à une petite bergère. Non, monseigneur, je vous ai donné ma parole, et je la tiens; je vous ai promis de venir, je suis venue. »

« D'abord il fut étonné et il crut à un reproche, mais elle sourit, devinant sa pensée. Alors il étendit les bras pour l'enlacer; il ne trouva que le vide; il chercha : rien; il regarda partout : personne; il appela : rien, rien.

« Seulement, comme une lueur attira sa vue sur le fleuve, il vit Emmy couchée sur le flot, enveloppée de son blanc linceul. Alors pour la première fois depuis son enfance, il ploya le genou et pria.

« Alors il se sentit pénétrer par un rayon de lumière qui était un souvenir : il était venu sur la terre pour aimer cette femme qu'il venait de tuer; pour elle, pour elle seule, il avait voulu revivre et il avait revécu.

« Il erra, et après avoir erré quelque temps, il se trouva devant la chaumière où la pauvre Emmy avait été portée près de sa mère. Honteux d'avoir voulu entraîner cette enfant à sa perte et d'avoir oublié sa promesse, il voulut lui demander pardon. Il trouva la chaumière grande ouverte, et sur le lit la blonde fileuse étendue dans son linceul, avec ses cheveux d'or, avec le sourire aux lèvres, la lumière au front, la flamme aux yeux, belle, belle, si belle que jusqu'à son dernier jour il n'aima qu'en songe, il n'aima qu'Emmy. Il lui avait manqué de promesse sur terre, il résolut de garder sa foi à la morte.

« Et c'est pourquoi, maintenant solitaire, il se promène sur les bords du fleuve bleu où jadis se penchait Emmy la blonde. (STOP.) »

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

Évocation de l'Esprit Page (9 janvier 1880).

Demande : Esprit de notre frère Page (de Tours) êtes-vous assez dégagé de la matière, pour nous faire part de vos impressions nouvelles dans l'erraticité? Nous attendons votre réponse amie.

Réponse : Je viens à votre appel, frères en croyance, que je n'ai jamais reniés; dans mes voyages, en relation constante avec des négociants et des physionomies nouvelles, toujours j'ai parlé de ma croyance, en homme libre qui connaissait l'importance du spiritisme et les obligations morales qu'il impose. — J'ai fait la conviction dans quelques esprits, avec un peu de peine, et le sillon que j'ai tracé, selon mes forces, est assez bien ensemencé, pour que ne l'ayant pu dans cette vie, je le voie produire dans une autre existence.

J'ai lu dans un auteur que chaque siècle fait germer et vivre une idée : cette gestation est longue, mais avec les idées nouvelles, si progressives et si énergiques, le spiritisme sera fortement implanté et indiscuté avant l'an 1900; par ce qu'il a donné, ou

peut préjuger ce qu'il doit être pour les mœurs et l'éducation populaire et les éléments qu'il peut apporter à la transformation sociale qui est prévue.

Pour ma femme et mes enfants bien-aimés que j'ai laissés dans une position précaire, il eût été bon que je vive quelques années, mais l'homme propose et Dieu dispose ; revenu à la patrie des âmes, je m'unis aux frères qui m'y ont précédé, je prépare avec eux l'émancipation intellectuelle, morale et matérielle de nos amis les incarnés, et, conséquemment, celle des populations flottantes de l'espace qui doivent être soumises à de longues épreuves.

Dans l'erraticité tout est simple, régulier, concluant et consolant, comme nous l'avons appris de nos guides spirituels ; l'amour ayant créé l'harmonie universelle, c'est de l'amour que nous viendra la solidarité entre les âmes et, comme conséquence, la responsabilité des actes sagement et utilement comprise.

La responsabilité est chose grave, car un acte mauvais vainement on voudrait le cacher ; mauvais fils, époux débauchés, frères et amis qui n'avez plus le respect de vous-mêmes, fonctionnaires personnels, égoïstes et prévaricateurs, ici, vous n'aurez plus l'enveloppe corporelle pour celer vos vices, les grands sont petits, et réciproquement ; chacun lit dans votre conscience qui est un livre ouvert.

Aussi instruisez-vous tous les uns les autres, restez sages, simples, moraux, fraternels, vous serez heureux, j'en ai la preuve certaine.

Merci pour votre souvenir affectueux.

PAGE.

Bibliographie

LEÇONS DE CHOSSES. — 10 francs, port payé. Nous ne saurions trop recommander cet ouvrage aux mères ; leurs enfants peuvent avec lui, devenir de bons musiciens, et chacun sait que les enfants aiment mieux renoncer aux études musicales, si arides, que de chercher à se rendre maîtres des difficultés qu'il faut bien connaître, si l'on veut arriver à une bonne éducation musicale ; et la musique adoucit les mœurs, et nos guides spirituels aiment à nous voir pratiquer cet art qui civilise, qui repose l'âme.

Mlle Chassevant a suivi dans son ouvrage le plan du cours d'éducation de Mme Pape-Carpentier, femme supérieure qui, par l'enseignement, développe l'intelligence de la jeunesse.

L'auteur de : *Leçons de Choses*, ouvre dans l'enseignement musical une heureuse innovation, c'est un cours en deux parties. La première (Manuel des mères), indique la marche à suivre pour ne pas fatiguer la voix, etc. La seconde partie s'adresse à l'enfant. Elle est divisée en deux volumes écrits en caractères pouvant être facilement lus par lui ; le premier se compose d'exercices et de chants à plusieurs parties, toujours soigneusement écrits pour ne pas fatiguer la voix.

En place du solfège ordinaire, il y a une causerie entre la mère et son enfant; la mère possède la *boîte du compositeur* dans laquelle l'élève trouve tous les signes de la musique, rendus mobiles, et une portée libre sur laquelle l'enfant les placera *lui-même*, formant ainsi tous les exercices et airs qu'il doit apprendre; c'est là l'idée heureuse et principale de cet enseignement. L'élève devient ainsi son propre éducateur, il acquiert cette adresse des doigts si nécessaire à tous les points de vue.

Mme Pauline Viardot a dit à l'une de nos illustrations : « *J'ai assisté à une leçon de Mlle Chassevant donnée à des marmots de cinq à neuf ans, et j'ai été émerveillée du résultat. C'est ingénieux au possible, presque génial. Les enfants apprennent avec passion. C'est étonnant à voir.* » Le second volume renferme deux histoires, qui sous forme de *leçons de choses* permettent à la mère de faire approfondir les études de mesure et de la nuance, parties si difficiles à comprendre par des êtres si jeunes. Le solfège de l'enfant a été approuvé par MM. Ambroise Thomas, Gounod, Reber, Massé, Massenet, Léon Gastinel, etc., par Mmes Paulines Viardot, Clamageran (née Hérold), J. Dubrisay, Henry Gréville, etc. Mlle Chassevant a fait une conférence sur : *Leçons de Choses*, à la Société scientifique d'études psychologiques; elle a été écoutée avec le plus vif intérêt :

En vente à la librairie des sciences psychologiques.

Vient de paraître : *Choses de l'autre Monde*, dont voici la dédicace; ce livre qui donne toute l'histoire du spiritisme moderne, est admirablement écrit, supérieurement pensé :

« Facultés, Académies, Corporations sacro-saintes, je vous annonce et je vous prouve, avec Crookes, Wallace, Zoellner et autres, vos pareils ou vos maîtres, que vous êtes sur le seuil d'une immense découverte dont la porte est déjà entrebâillée.

Vous n'aurez pas prise sur moi : je ne fais ni théorie, ni système. Positif comme mon siècle, je ne donne que des faits. Ceux qui viennent de moi s'affirment par eux-mêmes; les autres ont eu des témoins que vous ne pouvez récuser : tous hommes de science; je ne veux que ceux-là. J'écarte même ce qu'ils admettent, et n'accepte que ce qu'ils ont vu.

Aux mânes des savants brevetés, patentés, palmés, décorés, et enterrés, qui ont repoussé :

La Rotation de la Terre. — Les Météorites. — Le Galvanisme. — La Circulation du sang. — La Vaccine. — L'Ondulation de la Lumière. — Le Paratonnerre. — Le Daguerrotypage. — La Vapeur. — L'Hélice. — Les Paquebots. — Les Chemins de Fer. — L'Eclairage au Gaz. — L'Homœopathie. — Le Magnétisme. — Et le reste...

A ceux, vivants et à naître, qui font de même dans le présent et feront de même dans l'avenir.

Je dédie ces *Choses de l'autre Monde* que les décrets du savoir officiel, infaillibles jusqu'au jour où ils sont ridicules, rejettent impitoyablement de ce monde-ci. »

Ce volume de 400 pages, par Eugène Nus. Prix : 3 fr. 50; 3 fr. 80 avec port, est un emporte-pièce; l'auteur a pensé que les adversaires

du spiritisme avaient assez ri des partisans des *Choses de l'autre Monde*, et qu'il était temps que ceux-ci missent les rieurs de leur côté.

Un oiseau malin. — Un mécanicien du chemin de fer del'Est, écrit à un journal de l'Aube une lettre concernant les faits et gestes d'un émerillon, faits curieux à étudier.

Ce destructeur d'oiseaux se sert du chemin de fer pour commettre plus facilement ses crimes, et son instinct est vraiment merveilleux.

Voici le récit du mécanicien :

Cet oiseau accompagne tous les trains. Son parcours est toujours le même : de Mesgrigny à Romilly. Sachant par expérience (il est connu des agents des trains depuis de quinze ans) que la locomotive effraye les oiseaux qui cherchent un refuge dans les haies bordant la voie, cet émerillon plane cinq ou six mètres au-dessus de nos têtes, et, caché par la vapeur, nous suit ainsi jusqu'à ce qu'une victime se présente.

Alors il s'élance, et, passant rapide comme le vent, il broie dans ses serres l'imprudent qui vient de quitter son abri.

Si par extraordinaire, cette « volée » est infructueuse, il revient à sa place, d'où il nous est impossible de le faire partir. En effet, des projectiles lui sont lancés, mais il les évite par un petit mouvement, soit à droite, soit à gauche, et n'en continue pas moins à nous imposer son voisinage.

Son vol est très-rapide. Laissant à un train de grande vitesse une avance de 150 à 200 mètres, en moins de temps que je n'en mets pour vous l'écrire, il dépasse la machine de la même distance, et cela toujours en rasant la haie; puis, s'il n'a rien, il revient au-dessus de nous reprendre sa place habituelle.

NOTA : Comment refuser l'intelligence à cet oiseau ? Nos chasseurs à l'affût, les sauvages des prairies américaines, ne sauraient employer plus de prévision et de sagacité.

M. *Capellaro*, sculpteur renommé, spirite qui a fait le tombeau et la statue d'Allan Kardec, a marié sa fille, Mlle Léa, avec M. Charles Martin, le 21 février 1880, à la mairie du XI^e arrondissement. Le salon de la mairie n'a pu contenir la foule d'amis et de dames sympathiques qui ont assisté à ce mariage civil; tous ont écouté et acclamé le discours si bien dit, si bien pensé, si judicieux, si patriotique du premier magistrat civil. Cette cérémonie a vivement impressionné l'auditoire. Les assistants manifestaient le regret qu'il n'y eût à chaque mairie des fleurs, un orchestre, des grands chanteurs, pour aider à l'impression morale produite par des allocutions semblables à celles du digne et bien-aimé maire du XI^e arrondissement.

A LA CLINIQUE DE PARIS. — Rappelons qu'il y a dix ans, jour pour jour, que Troppmann a été exécuté à la même place.

Cinq minutes plus tard, le fourgon de la Morgue, flanqué de deux gendarmes, emportait les restes de Prévost au cimetière d'Ivry.

La Faculté de médecine ayant réclamé le corps, il a été ramené dans la matinée au laboratoire de pathologie expérimentale dirigé par M. Vulpian. Certaines parties du cadavre ont été examinées. La tête a été recousue au tronc et le corps a été moulé jusqu'à la taille. Des piles électriques ayant été placées à chaque pied, le corps n'a fait aucun mouvement. Les piles ont été appliquées aux genoux et sur l'estomac : le visage s'est alors contracté, les yeux ont repris une apparence de vie, les oreilles ont remué; des mouvements nerveux ont agité tout le corps.

Malgré ces phénomènes, les membres la Faculté présents croient que la mort a été instantanée!... (Et le périsprit? rien ne meurt).

Groupe Dupuis, compte-rendu de 1878.

Nous avons reçu d'Ostende, la 2^{me} année du compte-rendu des séances du : *Groupe Dupuis*, envoyé par MM. Mertian, Dufour, Valehaerts. — Nous engageons les chefs de groupe à venir nous demander ce volume dont ils ne payeront que le port; ils trouveront dans les 210 pages qu'il contient : 1^o Comme l'année passée, une série de communications d'outre-tombe soigneusement collationnées et fort intéressantes. — 2^o Des extraits de journaux et des discours prononcés sur la tombe. — 3^o Quatre lettres aux enfants sur le spiritisme (lettres à Lucie), très-instructives, bien pensées et dialoguées, de manière à intéresser aussi bien la jeunesse que l'âge mûr. C'est un bon livre que celui-ci, édité par nos frères d'Ostende en vue de la propagande et pour le bien de la cause, il faut le lire pour se fortifier l'esprit et puiser à la bonne source. Merci à MM. Mertian, Dufour et Valchaerts, pour leur désintéressement et leur dévouement.

L'Âme, simple hypothèse, brochure grand in-8, sur beau papier Hollande, 16 pages, format de la Revue Spirite, par M. E. H., à Anvers, Belgique.

Cette étude est très-bien faite, par un esprit nourri à l'école du bon sens et de la logique; c'est un spiritualiste convaincu, qui admet l'âme dans la matière inerte (rien n'est inerte), qui la voit progresser dans le zoophyte, la plante, l'insecte, le poisson, l'oiseau, le mammifère, l'homme, et gagnant à chaque étape dans ces vies successives, l'instinct qui s'unit à d'autres instincts; ce sont des myriades de ces instincts, ou, âmes végétales et animales réunies, qui aboutiront au moi, à l'âme humaine individuelle, responsable, éminemment perfectible; cette âme humaine, avant d'aller habiter d'autres globes plus avancés, se réincarne pour se perfectionner et mériter son entrée dans les sphères supérieures à la terre.

Nous reparlerons de cette brochure que les spirites doivent lire; comme nous ils constateront que M. E. H. est spirite sans vouloir l'avouer, ou du moins, ils auront cette persuasion que, sauf quelques légères différences, sa doctrine est sœur de la nôtre, nous publierons quelques extraits de cette bonne et utile brochure.

Nécrologie

A Herstal, près Liège, est décédé un vénérable vieillard de quatre-vingts ans, M. Gilles Ronday, membre de l'union spiritualiste de la province liégeoise; c'était un fort honnête homme, très-estimé, pensionné et décoré de la croix commémorative de 1830. La lettre de faire part portait cette épigraphe : Hors la Charité point de salut. — Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité. — Désincarné subitement, l'esprit de ce brave octogénaire a pu voir son corps entouré par une foule amie, composée de Frères en croyance.

M^{me} Niolet, compagne chérie de l'un des plus fidèles adeptes de notre cause, a quitté la terre dernièrement; par une circonstance que nous n'avons pu bien définir, nous n'avons pu savoir ni sa mort, ni l'heure de la cérémonie dernière; nous nous fussions fait un devoir de prononcer quelques mots sur sa tombe.

M. Alfred Crignier, à Mont-Saint-Guibert, Belgique, l'un des plus ardents défenseurs de la cause, nous écrit que son père bien-aimé, est décédé le 20 février 1880; c'était un homme courageux qui avait une rage énergie, et dont la résignation fut exemplaire pendant sa longue et pénible maladie.

Anna-Marguerite Chebance avait été élevée par des religieuses, elle était de toutes les confréries; sa sœur, à laquelle elle rendait une visite, la conduisit chez des spirites, et Dieu sait si elle fut scandalisée d'avoir vu des gens raisonnables avoir des rapports avec le diable; elle pria pour leur âme en état de péché mortel. Comme elle était réfléchie et sensée, après cette première impression il lui vint cette idée, que les personnes sages et honnêtes qui pratiquaient les évocations devaient être remises dans la bonne voie; elle assista à nouveau à ces réunions spirites, et comprenant la grandeur et la beauté de l'enseignement qui en découlait, elle rejeta ses premières croyances acceptées sans contrôle, pour adopter le spiritisme. Il y a deux ans, au sortir du cimetière où sa sœur avait été déposée, son pied butta, elle fit une chute qui lui donna une blessure grave à la jambe. Elle avait seize ans, alors, elle était une jeune fille superbe, admirablement belle et sympathique; deux ans après cette chute, nous portions au cimetière la dépouille de cet esprit distingué qui avait voulu être enterré spiritement, qui avait supporté stoïquement et avec gaieté ses longues souffrances, qui avait aimé tout ce qui est progrès, tout ce qui donne l'amour des uns pour les autres. Sur sa tombe, nous avons prononcé quelques paroles qui relataient ces faits, et l'auditoire très-nombreux en fut ému.

M^{me} Catherine Liermain, veuve Jésupret, mère de notre F. E. C., M. J. Jésupret, chef du groupe, à Douai (Nord), a été enterrée spiritement; elle avait voulu, de concert avec toute sa famille, qu'il en fût ainsi, et que l'argent employé pour les cérémonies religieuses, fût consacré aux pauvres, comme elle l'avait fait déjà fait en 1879, à la mort de son mari, le brave, l'honnête Augustin Jésupret. Les sectaires ne sont point satisfaits de cette coutume nouvelle créée par les spirites, et ils débitent des calomnies ou des plaisanteries pour cacher leur dépit; se passer des cérémonies coûteuses d'un culte et des prières payées, c'est faire un très-mauvais tour à monseigneur le préjugé; si les baptêmes et les mariages s'engageaient dans cette voie, il faudrait en revenir à la simplicité primitive recommandée par les sages, donner un dernier et touchant adieu aux dentelles, aux dorures, aux bijoux, au luxe menteur, pour songer désormais à l'instruction populaire sérieuse, nationale, progressive, libérale, qui relève les nations, et les sauve de l'horrible, de l'ignoble misère préconisée par les sectaires.

Le mois prochain, nous reparlerons de la cérémonie spirite et civile de M^{me} Augustin Jésupret.

M. Arnaud, père de M^{lle} Elise Arnaud, notre sœur en croyance,

est mort le 28 février, après un long et terrible martyre corporel, à Fleury, par Coursan (Aude). En même temps, Elise Arnaud perdait sa tante, l'amic du foyer, le bon conseiller; pour mesdames Arnaud, prions, désirons que l'énergie du spirite les soutienne dans cette épreuve. A nos amis des groupes de France, Elise Arnaud demande l'évocation de son père et de sa tante; prière d'envoyer les réponses obtenues à cette sœur courageuse, qui, par la parole et par la plume (voir Réponse à l'abbé Fresquet), porte bien haut le drapeau de ses croyances raisonnées, philosophiques et religieuses.

M. Alexandre Meffre, professeur de musique, est décédé à Nîmes, après une longue maladie; ce spirite dévoué qui affichait tout haut sa croyance, a été réduit à la misère par les adversaires acharnés de notre doctrine: prière de l'évoquer.

L'une de nos sœurs vient de perdre son mari, M. Lucien Gaboriau, maire à Loire, près Rochefort-sur-Mer; n'oublions pas la veuve qui nous demande un appui moral, une évocation de son bien-aimé compagnon dans cette vie.

OUVRAGES RECOMMANDÉS.

Le spiritisme devant la science :	1 50	avec port	1 70
Entretien sur le spiritisme, comment il faut le comprendre :	1 50	—	1 70
Etude sur l'âme et le libre arbitre, par Cahagnet.	1 »	—	1 »
Elfa, roman d'une libre penseuse.	2 »	—	2 20
L'astronomie populaire de Flammarion, 800 pages.	10 »	—	12 »
Astronomie populaire reliée.	14 50	—	16 50
La Consolée, par M ^{me} Bourdain.	1 25	—	1 40
Collection générale des œuvres d'Augustin Babin.	8 50	—	10 »
La Route de la pensée.	10 »	—	10 »
Recherche sur les phénomènes du spiritualisme par Crookes.	3 »	—	3 30

Appel pour les œuvres spirites

SOUSCRIPTION

M. Bourgeois, 5 fr. — M^{me} Deceninck, à D., 3 fr. — M. Pichat, 2 fr. — Dons divers, 6 fr. 10 cent.

Société scientifique d'études psychologiques

MEMBRES NOUVEAUX

M. Rouvière. — M. E. V. (anonyme).

Le vingt-quatrième Concours Poétique du midi de la France, ouvert en France le 15 février 1880, sera clos le 1^{er} juin 1880. Vingt médailles, or, argent, bronze, seront décernées.

Demander le Programme, qui est envoyé *franco*, à M. EVARISTE CARRANCE, Président du Comité, 6, rue Molinier, Agen, Lot-et-Garonne (Affranchir).

Le gérant, H. JOLLY.